

BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE~LORRAINE

BRIGADE
ALSACE-LORRAINE



LA BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE

à travers photos et documents des années 1944-1945,
ainsi que notes et écrits d'Anciens de cette unité.

Recueil édité à l'occasion du XXXIIème Congrès National des Anciens
de la Brigade Alsace-Lorraine
les 5 et 6 mai 1978 à Strasbourg
par le Comité de la Section du Bas-Rhin.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Copyright by Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine
9, rue Jean Knauth - 67000 STRASBOURG

De la Résistance à la Brigade Alsace-Lorraine

Des maquis à la 1^{ère} Armée Française

L'unité de la Résistance d'Alsace et de Moselle a été son caractère original. Non contente de rallier petit à petit les patriotes restés au pays, la Résistance sut également regrouper ceux qui étaient dispersés en exil.

La Brigade Alsace-Lorraine, née de l'effort de résistance, et de la foi des Alsaciens et des Lorrains réfugiés en zone sud, ne saurait être dissociée de l'ensemble de la résistance alsacienne. Des liens très étroits les ont unis dès l'origine.

Du fait des circonstances cependant, les unités qui donnèrent naissance à la Brigade se regroupèrent suivant un mode tout à fait particulier.

Le refus de regagner l'Alsace ou la Moselle après juin 1940, l'acceptation presque enthousiaste d'une expulsion qui les soustrayait au destin allemand, ont représenté pour 50.000 Bas-Rhinois, Haut-Rhinois et Mosellans un acte de foi patriotique comparable à celui des optants de 1871. Pour beaucoup d'entre eux, cet acte de foi se prolongea dans une activité anti-allemande tout à fait concrète, soit dans les formations combattantes de l'Intérieur, soit dans les Forces Françaises Libres. Outre cette fidélité individuelle, devait aussi se manifester une fidélité collective qui avait son sens et dont la Brigade Alsace-Lorraine fut finalement une des expressions.

Dès 1941, une tentative d'organisation systématique d'un groupement de Résistance dans les milieux alsaciens et lorrains avait touché les régions de Clermont-Ferrand, St-Etienne et Lyon. Elle avait groupé jusqu'à 1.500 Alsaciens sous l'impulsion de Jean NOCHER et du Général COCHET. Au moment de la

Libération, celui-ci reprit son idée première, indépendante de notre initiative qu'il ignorait aussi bien que nous ignorions la sienne. C'est ainsi que fut formé à Clermont-Ferrand le Bataillon « Rhin et Moselle » qui devait se joindre à la « Brigade Alsace-Lorraine » après la Libération de Strasbourg.

Il était réservé à la jeunesse d'Alsace de donner à la Résistance, le plus souvent sentimentale ou verbale, des milieux de réfugiés alsaciens ou lorrains une forme profonde et directe en même temps qu'un caractère symbolique.

Réfugiés en zone sud, les jeunes Alsaciens et les jeunes Lorrains avaient rapidement trouvé des centres de ralliement autour des animateurs des divers mouvements de jeunes, réfugiés comme eux. Pierre STAHL coordonnait les efforts des divers groupes de jeunes Alsaciens et de jeunes Lorrains.

Il concentra et diffusa sous forme de documents dactylographiés et ronéotypés dans son propre bureau, à Vichy, tous les renseignements recueillis par nos amis sur la situation en Alsace et tous les commentaires qu'elle suscitait. A ce travail d'information et de doctrine participait de la façon la plus active Emile BAAS dont les études très poussées servirent à plusieurs entreprises constructives. De plus, le Cahier clandestin du **Témoignage Chrétien**, « Alsace et Lorraine, terres françaises », rédigé en 1943 par l'Abbé Pierre BOCKEL, futur aumônier de la Brigade Alsace-Lorraine, tint compte d'un grand nombre de documents ainsi rassemblés et diffusés, dans un cercle restreint il est vrai, sous le nom de « Carrefours des Tilleuls ».

LE FRONT DE LA JEUNESSE ALSACIENNE ET LORRAINE

Avec le débarquement allié d'Afrique du Nord, coïncida le début d'une nouvelle forme de résistance organisée des groupes de jeunes Alsaciens et Lorrains réfugiés en zone sud.

A vrai dire, cette évolution avait été amorcée quelques mois auparavant, le 15 août 1942, au Puy où des contacts étroits s'établirent entre une centaine de jeunes Alsaciens particulièrement entreprenants. Il n'est indifférent ni pour la petite, ni pour la grande Histoire, de rappeler que ces cent Alsaciens faisaient, à pied, un pèlerinage d'environ deux cents kilomètres

et que la plupart d'entre eux les parcoururent pieds nus.

Cette évolution fut consommée à Royat, le 17 janvier 1943, dans une réunion plus restreinte autour de l'abbé Paul HELD, récemment évadé d'Alsace, qui sut évoquer avec discrétion l'entreprise généreuse d'Alphonse ADAM, de Joseph SEGER, de Lucienne WELSCHINGER. Le Front de la Jeunesse qu'ils avaient réalisé, et dans les rangs duquel bon nombre étaient allés à la mort, dictait notre devoir.

Le détail de celui-ci fut débattu, les uns préférant le passage en Afrique et la lutte dans le cadre de l'Armée Française reconstituée, les autres choisissant la lutte clandestine dans la métropole, moins aléatoire que le passage en Afrique, mais exigeant davantage de patience et d'imagination.

Un premier projet d'association de la jeunesse alsacienne et lorraine à l'effort de résistance français fut étudié, dès notre retour à Lyon, avec Pierre BOCKEL. Il fut soumis quelques jours plus tard à Marcel KIBLER (Commandant MARCEAU) et à Paul DUNGLER (Capitaine SCHNEIDER) qui me chargèrent de la constitution de formations de combat dans les milieux alsaciens et lorrains de zone sud. Je devais en particulier m'appuyer sur le réseau des groupes de jeunes où j'étais déjà introduit. La mission de ces formations de combat était :

- 1) d'être transférées dans les Vosges, si cela s'avérait possible, et de là appuyer la résistance d'Alsace soit par des opérations de diversion, soit en fournissant des équipes particulièrement offensives destinées à opérer à la manière de parachutistes sur les arrières allemands (solution qui se justifiait par le départ des jeunes dans la Wehrmacht et donc l'impossibilité d'organiser sur place l'équivalent tactique de maquis).
- 2) aussi longtemps que la première mission n'était pas réalisable, participer dans les départements de refuge aux actions des groupes de résistance locaux.
- 3) dans cette deuxième éventualité, au cas où la libération de la zone sud précéderait la libération

de l'Alsace, rejoindre si possible une grande unité française, s'y faire incorporer comme unité autonome et participer ainsi à la libération de l'Alsace.

Ce projet fut soumis dans les semaines suivantes au Colonel Guy d'ORNANT (à cette époque Cdt MARCHAL), qui fut pour l'Est le délégué du Général REVERS, chef de l'O.R.A.. Notre projet reçut son agrément et ce fut lui qui, le 31 décembre 1943, m'accrédita auprès des Colonels MARIUS et HENRY (respectivement, Général PFISTER et Général ZELLER). Il avait en effet été possible de donner aux formations d'Alsaciens et de Lorrains un développement qui justifiait la discussion à l'échelon national des affaires les concernant.

Avant de relater par le détail l'évolution de ces formations, il convient de souligner que nous n'avons été que les artisans d'un mouvement spontané de la jeunesse alsacienne et de la jeunesse lorraine. Ce mouvement s'inscrivait si logiquement dans leur vocation, une fois choisi l'exil, qu'une entreprise analogue à la nôtre vit le jour en septembre 1944, époque à laquelle Octave LANDWERLIN, ignorant tout ce que nous avions fait, regroupa les Alsaciens et les Lorrains qui avaient combattu dans le maquis de Savoie.

Nous avons eu pour notre part le double privilège de pouvoir d'emblée inscrire notre effort aussi bien dans le cadre de la Résistance d'Alsace que dans celui d'une organisation recouvrant tout le territoire national. C'étaient là deux facteurs indéniables de succès.

RETOUR ET RACHAT

On nous a souvent reproché d'avoir créé une unité spécifiquement composée d'hommes issus des trois départements recouvrés. On a voulu y voir une forme particulièrement machiavélique d'autonomisme ! Il convient de s'expliquer sur ce point.

Le premier mobile de notre groupement procédait du mythe du retour. Tous les Alsaciens, tous les Lorrains, réfugiés dans l'ensemble de la France, avaient la certitude que la victoire alliée les reconduirait chez eux. Nous avons mis notre point d'honneur à ne pas rentrer dans les camions de l'Entr'Aide Française ou d'une caravane administrative. Mais pour que notre participation à la libération de notre terre natale eût toute sa valeur, il fallait qu'elle prît une forme symbolique. Nous ne croyions pas en effet que deux mille engagés volontaires dans divers maquis, puis dans diverses unités de l'Armée Française eussent pu accomplir un geste de valeur immédiate et historique égale à celui de la Brigade.

Mais aussi, pensant aux lendemains du retour, nous avons voulu, entre nous, nous préparer aux réalités alsaciennes d'après la Libération, telles que les informations, parvenues à nos bureaux d'études, nous permettaient de les imaginer. En particulier nous nous sommes efforcés de faire de nos hommes — qui auraient eu le droit de rentrer en conquérants — les artisans du rapprochement fraternel de tous les Alsaciens, quel qu'ait été leur destin momentané.

Notre second mobile procédait du mythe du rachat. Nous ne l'avons jamais jusqu'ici évoqué en public. Nous ne croyons plus nécessaire de le taire, encore que nous demandions au lecteur d'atteindre en ceci autant de sérénité que nous nous efforçons de réaliser nous-mêmes.

L'histoire d'Alsace est lourde de deux fois cinquante mille jeunes morts, tombés dans les rangs de l'armée allemande. Nous savons que l'impérialisme de Guillaume II et de Hitler est le grand responsable de ce carnage. Nous savons aussi que, depuis un siècle, les deux annexions de l'Alsace au Reich ont été permises par les abandons d'hommes politiques et de chefs militaires, français et alliés.

Mais nous n'oublierons jamais qu'il y eut des Alsaciens pour encourager les entreprises d'annexion. Nous n'oublierons pas non plus que des Alsaciens auxquels leur éducation antérieure dictait de se soustraire à l'incorporation « de force » n'ont pas préféré les risques de l'évasion à la servitude. Je ne parle pas du plus grand nombre à qui les filières d'évasion étaient inconnues. Mais je pense à ceux qui auraient eu la possibilité de rejoindre un territoire plus libre au lieu de l'armée ennemie. Je pense surtout à ces parents d'Alsace qui, pour sauver une pauvre fortune ou un bien-être dérisoire, se sont opposés à l'évasion de leurs fils et en ont fait doublement des « malgré-nous ».

Nous n'avons, pour aucun d'eux, ni dédain, ni mépris. Nous sommes trop liés à l'histoire de notre petit peuple pour n'être pas solidaires de leur destin. C'est précisément pourquoi nous avons voulu que, dans une unité spécifiquement composée d'Alsaciens et de Lorrains, ceux d'entre nous qui acceptaient les risques du combat aient la possibilité d'accomplir un geste historique de rachat.

L'avenir, nous le croyons, dira que les morts de la « Brigade Alsace-Lorraine », symbolisant les milliers d'Alsaciens et de Lorrains, engagés volontaires, tombés dans les rangs des armées françaises, rachètent devant l'Histoire tant d'abandons, volontaires ou involontaires, d'hommes de nos provinces.

CLANDESTINITÉ ET MAQUIS

Les groupes clandestins, formés dans le cadre du réseau FFC (Forces Françaises Combattantes) « Martial », fut appelés, globalement : G.M.A. - Sud. (Groupe Mobile d'Alsace-Sud).

L'importance des groupes ainsi constitués à Clermont-Ferrand, Limoges, Périgueux, Brantôme, Bergerac, Auch, Toulouse, Marseille, Thonon, Lyon et Paris fut variable d'un mois à l'autre. C'est ainsi, par exemple, que le noyau d Thonon fut abandonné assez tôt.

Le groupe de Lyon, réservé à l'E.M.F.F.I. d'Alsace, fournit une bonne partie des cadres du G.M.A. Vosges. Les groupes de Marseille et de Paris, trop peu nombreux, fournirent des cadres dans le Sud-Ouest en mai 1944, puis au G.M.A. Suisse en septembre 1944.

Le groupe de Clermont-Ferrand fut progressivement dispersé par la Gestapo. Les rafles des 23 juin et 23 septembre 1943, au cours desquelles un certain nombre des nôtres furent arrêtés en même temps que d'autres étudiants et professeurs de l'Université de Strasbourg, déclenchèrent la dispersion de la plupart des rescapés.

Au sort du groupe de Clermont-Ferrand se rattache la mort de François MARZOLF qui fut mon premier adjoint. Fixé provisoirement à Clermont-Ferrand pour y assurer la sécurité de notre groupe, autour duquel rôdaient des mouchards, il fut amené à collaborer activement au service de contre-espionnage du Colonel BOUTET et de Henri WEILBACHER. Arrêté avec eux, il fut, comme eux, fusillé au printemps de 1944.

**

Ce fut finalement dans le Sud-Ouest que nos groupes trouvèrent les meilleures conditions de développement.

Ceci pour plusieurs raisons : en premier lieu, la densité plus forte qu'ailleurs d'éléments populaires ; notre entreprise devait en effet nous apprendre que ceux-ci étaient plus fidèles, plus tenaces et plus désintéressés que les éléments intellectuels ou bourgeois. En second lieu, la dispersion d'une partie importante de ces effectifs à la campagne ; celle-ci facilitait beaucoup la préparation de maquis et l'organisation d'éventuels parachutages. Enfin dans ces départements, notre pénétration fut organisée par deux camarades dont l'avenir nous sépara : SCHNEIDER dit THOMAS, en Dordogne, et SCHMIEDER dit Petit Louis, à Limoges et Toulouse. Ceux-ci recrutèrent les responsables ultérieurs de nos groupes. SCHNEIDER nous fit connaître HOUVER, MOTTI, SCHWARZENTRUBER ; SCHMIEDER nous fit connaître HUBER, SIGRIST, DILLENSEGER à Limoges, de même que COURTOT et RIEDINGER à Toulouse. Dans la suite l'activité de Pierre BOCKEL à Toulouse et à Auch devait grandement amplifier l'action dans ces départements. Ce travail de prospection et d'organisation d'effectifs nous assura à l'automne 1943 six centuries très bien encadrées : deux à Limoges, trois à Périgueux et une à Toulouse. Ces groupes pouvaient d'un instant à l'autre être mis en opération à la condition d'être armés. En quelques semaines, ils auraient pu servir d'infrastructure à une formation trois fois plus nombreuse.

A partir de ce moment, nous fûmes constamment hantés par la préoccupation des parachutages.

DIENER-ANCEL, successeur de HOUVER, reçu quelques armes avant le débarquement grâce au Colonel BERGER, alors chef interrégional des F.F.I. pour le Lot, la Dordogne et la Corrèze, qui l'avait fait bénéficier des moyens fournis par le Special Operations Executive britannique, représenté à son état-major interallié.

C'est à l'occasion d'une réunion à Limoges, consacrée à l'armement et à l'équipement, tenue le Jeudi Saint 6 avril 1944 avec l'intendant interrégional de l'O.R.A. (Organisation Résistance Armée) JULIEN que notre organisation faillit être définitivement décapitée. A la suite de cette réunion, HOUVER, chef départemental de Dordogne, HUBER, chef départemental de Haute-Vienne, et son adjoint DILLENSEGER ainsi que COURTOT, chef de la région de Toulouse, furent arrêtés par la Gestapo.

A Limoges, SIGRIST, seul rescapé de l'équipe dirigeante, connaissait peu les cadres subalternes ; il s'était surtout occupé de renseignements ; il réussit tant bien que mal à reprendre quelques contacts. A côté de lui, à l'Ecole Normale d'Obernai, repliée à Solignac, Guy STREICHER maintenait un groupe d'une trentaine de Normaliens plus que fanatiques dont il prépara méthodiquement le ralliement à un maquis de Corrèze lorsqu'il se rendit compte de l'impossibilité de constituer un maquis de notre réseau en Haute-Vienne. C'est Guy STREICHER également qui, le lendemain du débarquement, vint à Limoges chercher une centaine d'Alsaciens des G.M.R. et les conduisit avec leurs voitures d'alerte et leurs armes lourdes au maquis de Corrèze. Sigrist les y rejoignit. Il dut à sa connaissance parfaite de l'allemand de pouvoir négocier avec le colonel allemand commandant les garnisons de la Corrèze, la capitulation de Brive et de Tulle que les opérations militaires menées par le Colonel JACQUOT avait rendue possible.

A Toulouse, la disparition de COURTOT laissait André RIEDINGER à peu près seul. COURTOT, extrêmement prudent, ne l'avait que très imparfaitement mis au courant des effectifs. Par bonheur le chef régional de l'O.R.A. connaissait RIEDINGER et lui désigna rapidement un officier d'active, Charles PLEIS : celui-ci embrassa immédiatement notre entreprise avec enthousiasme et, aidé par l'abbé BOCKEL, RIEDINGER, MICHAUX et la famille COLLAINE, fut à même de prendre le maquis avec une centaine d'hommes le jour du débarquement.

A Cahors, qui dépendait primitivement de COURTOT, Léon KRAFT avait repéré l'équivalent d'une centurie ; mais il y manquait un encadrement militaire. C'est pourquoi trois membres de notre groupe de Paris : Rémy MULLER, Edmond FISCHER et le Docteur MANY descendirent dans le Lot. Dans le courant de mai, ils furent installés à Figeac. C'était en effet aux environs de cette ville que nous comptions fixer le P.C. du G.M.A. (Groupe Mobile d'Alsace-Sud), P.C. de liaison aussi longtemps que les diverses centuries combattaient dans le cadre des départements d'accueil, P.C. de commandement dès que le regroupement serait possible.

**

Telle était la situation le 1er juin 1944. L'imminence du débarquement, la difficulté croissante des communications rendaient nécessaire une mise au point sérieuse au sein de l'E.M. de la Résistance alsacienne qui devenait à ce moment l'E.M. F.F.I. d'Alsace. Une réunion eut lieu le 4 juin à Couzon au

Mont d'Or à laquelle assistaient le Colonel d'ORNANT le Commandant GEORGES, le Commandant MARCEAU, le Capitaine RIVIERE (ESCHBACH) et M. ARM-BRUSTER. Les points suivants furent débattus :

1) le chef : Dès le déclenchement des opérations, le Capitaine Henry DIRINGER (PELGRIN) du B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Action) devait venir de Londres et prendre le commandement de toutes les unités, en même temps qu'il leur assurerait des parachutages. Sur ma demande, la région de Figeac - La Tronquière avait été choisie à cet effet.

2) les ordres : en cas de débarquement, je devais rejoindre le Lot, y attendre PELGRIN et dès son arrivée tenter le regroupement des unités ; dans l'attente du débarquement, nos effectifs devaient tous passer au maquis et participer dès lors activement aux opérations.

3) les armes : je fis admettre par l'E.M. d'Alsace le principe de la collaboration de nos unités avec l'organisation locale la plus capable de les armer, sous réserve de n'être engagées dans aucune opération politique et de pouvoir reprendre leur liberté d'action à la fin des combats dans les départements d'accueil.

4) les fonds : les versements de l'E.M. d'Alsace et de l'O.R.A. ne devant selon nos prévisions plus être augmentés, j'avertis le Commandant MARCEAU de la consigne que j'avais laissée à mon passage dans les différents centres : prélever toutes les sommes nécessaires dans des caisses publiques et si nécessaire privées (collaborateurs et marché noir).

5) liaisons et transmissions : deux émetteurs-récepteurs m'étaient donnés, mais sans quartz, ni plans de transmission (je n'eus d'ailleurs plus la possibilité de les acheminer dans le Sud-Ouest). Il fut convenu de divers points de chute pour le maintien des contacts en cas de débarquement.

Le lendemain, le Commandant MARCEAU m'annonçait que les premiers messages demandant l'exécution du Plan Vert étaient passés à la radio : lui-même partait immédiatement avec le Colonel d'ORNANT et le Capitaine RIVIERE pour Raon-l'Étape, P.C.-Avant des F.F.I. d'Alsace. Je partis pour Toulouse, le soir même.

**

Le débarquement eut lieu le 6 juin au matin alors que mon train roulait du côté de Nîmes ; après plusieurs transbordements, j'arrivai à Toulouse dans la soirée du même jour. A ma grande surprise, je pus très facilement joindre RIEDINGER et PLEIS. J'assistai à la réunion des cadres qui se tint immédiatement après mon arrivée. Les effectifs de Toulouse partirent au maquis le lendemain matin. De mon côté, je partis par le premier train pour Figeac, comme cela avait été décidé à Couzon. J'y retrouvai Rémy MULLER qui me mit au courant des difficultés rencontrées pour l'organisation du maquis destiné à nos effectifs du Lot. Tout d'abord, l'O.R.A. était pratiquement inexistante et ne pouvait nous être d'aucun secours dans l'Est du département où je devais attendre le parachutage de PELGRIN. Mais surtout le département était pratiquement entre les mains des F.T.P. dont je connaissais encore mal les méthodes. Suspectant FISCHER et MANY, les adjoints de MULLER, d'être de la Gestapo, ils les avaient arrêtés, mais par bonheur n'avaient encore pris aucune décision à leur sujet. Pour moi la situation était simple, devenir F.T.P., rallier une partie des effectifs alsaciens aux F.T.P. du Lot afin de pouvoir demeurer sur place car telle était provisoirement ma mission, et de façon aussi à dédouaner FISCHER et MANY.

Finalement tout s'arrangea fort bien : nous devînmes tous F.T.P. et gardons un excellent souvenir de ces semaines dans le Lot.

J'essayai de prendre contact par agents de liaison avec ANCEL et BENNETZ en Dordogne : mais il se passa de nombreuses semaines avant que finalement BENNETZ pût me rejoindre et que moi-même puisse me rendre en Dordogne.

Je me rendis ainsi le 27 juillet avec eux à Urval en Dordogne, où se trouvait le P.C. du Colonel BERGER. Je savais que je ne le rencontrerais pas : il avait été arrêté quelques jours plus tôt par les Allemands à Gramat. Mais j'espérais avoir par son état-major la possibilité de passer un message radio à Londres. Ce message à PELGRIN, très explicite dont je n'ai malheureusement pas conservé le double, fut transmis et reçu. Il resta sans réponse.

Je profitai de mon passage en Dordogne pour demander à ANCEL et à BENNETZ de pousser activement la motorisation de leur unité. Les maquis de Dordogne me semblaient avoir un gros retard à ce point de vue sur les maquis du Lot. Et c'était cependant là le facteur essentiel de la poursuite de notre entreprise.

Le 20 août, je retrouvai la trace de PLEIS et de BOCKEL à l'Isle-Jourdain, mais ne pus les rejoindre car un grand combat se déroulait aux portes de la ville, auquel participaient plusieurs bataillons français.

Le 23 août, je retrouvai en Corrèze SIGRIST et STREICHER et discutai avec le Colonel HERVE (VAUJOUR) l'éventualité d'une fusion de nos unités avec l'A.S. de Corrèze afin de rejoindre l'Est sous forme d'une colonne de marche.

A ce moment en effet notre situation était la suivante : nos centuries avaient participé intensément aux combats ; celles de Dordogne avaient d'abord contribué sous la direction du Colonel Berger au harcèlement de la division blindée « Das Reich ». Puis elles avaient pris part à la libération de Périgueux, à la poursuite des Allemands en direction de Bordeaux et à la prise d'Angoulême ; le Bataillon Alsacien-Lorrain de la Dordogne était considéré comme une unité d'élite. La position personnelle d'ANCEL à Périgueux, au moment de la libération, était telle que nous fûmes les témoins des démarches les plus inattendues : des notabilités qui avaient tremblé lorsque les Allemands étaient là, à la pensée de l'action de nos groupements, se disputaient l'honneur de les parrainer et de bénéficier de leur prestige.

Nos centuries de Toulouse, quoique mal armées, avaient participé avec succès aux opérations dans le Gers ; outre de petits accrochages avec les Allemands, l'affaire du château de Larsenne et surtout l'immobilisation d'une très grosse colonne allemande à l'Isle-Jourdain sont ses principaux succès.

Enfin, l'unité du Lot participa comme celles de la Dordogne et de la Corrèze au harcèlement de la division « Das Reich ».

Mais il n'y avait pour ces diverses unités ni chef unique, ni armement suffisant, ni carburant, pour les acheminer vers l'Est où l'armée française du Général de Lattre de Tassigny n'allait pas manquer d'arriver. Et surtout, les chefs F.F.I. locaux, soucieux avant tout de maintenir l'ordre, s'opposaient au départ de nos unités sur lesquelles ils semblaient compter davantage que sur les leurs propres.

C'était à résoudre ces difficultés qu'il convenait de s'employer.



Le capitaine Volsin, chef du maquis de la Save, torturé par la Gestapo, sur son lit de mort.

« Le souvenir d'un certain degré de misère met à leur place les choses humaines, comme l'idée de la mort. »

André Malraux



Juillet 44 - Au maquis de Cendrieu (Dordogne). Treillard tenant le fusil, tué à Ramonchamp (Vosges), Matthias Alb. (à sa gauche), tué à St-Astier (Dordogne), Penichon A. (avec une mitraillette) gravement blessé à St-Astier.



A l'hôpital de Périgueux, des camarades du maquis, blessés lors des combats de la Libération.



Août 44 - Peyrehorade - Quelques camarades de la Compagnie Iéna, surveillant les routes menant en Espagne.

Juillet 44.
Au maquis de Durestal (Dordogne) - Parmi ceux que l'on appelait « les fortes têtes ».



FORCES FRANÇAISES

ORGANE HEBDOMADAIRE

DU SECTEUR NORD DE LA DORDOGNE - A. S.

SUR LE VIF

Silhouettes

de la
RÉSISTANCE

LE SERGENT-CHEF P...
DIT « ERIC-FRAG »
DE L'EQUIPE
DES REQUISITIONS
DE VEHICULES

C'est sans doute parce que ce militaire d'active a toujours servi dans les chars qu'il a gardé l'habitude de passer partout. Car il passe partout — au milieu des Boches, des Miliciens, de la foule et des pires obstacles — comme tous ceux de l'Equipe de Réquisition du Secteur-Nord, qu'on appelle les « As de Pique », parce qu'ils sont vraiment des as du piquage. Du piquage régulier, dans les formes, avec bons — ce qui ne diminue pas la difficulté.

Il passe et il réussit à ramener des véhicules dans des conditions incroyables.

Ce dur aux mille exploits à l'air d'un tendre — et l'est probablement — malgré ses joues mal rasées, sa mâchoire robuste, son air entêté et son uniforme défraîchi. Son insigne d'as de pique, noir sur fond rouge, s'orne de trois galons discrets de sergent-chef. Engagé au 502e chars, il compte onze ans de service et, mécanicien-pilote, fait une très belle guerre en 39-40, au 5e chars du groupe d'armées Giraud. Il en rapporte une citation... et un congé d'armistice.

Du coup, le futur piqueur devient gendarme et le reste jusqu'en mars 1944. A cette date, le gendarme passe au maquis. Il est d'abord chef du barc-auto de Nontron. Déjà il réquisitionne — ou du moins il pique. Il pique du blé en zone occupée, pour le ravitaillement des maquisards de l'A. S., avec un camion et deux camarades.

(Lire la suite en 4e page)

L'ACTION DES FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR

A l'issue de durs combats

LES F. F.

entrent dans Angoulême

Nos troupes prennent la ville d'assaut

Après la libération progressive et continue de la Dordogne, aujourd'hui complètement nettoyée de tout élément ennemi, après les journées victorieuses marquées par la prise de Périgueux et de Bergerac, et la poursuite des colonnes allemandes jusqu'en Gronde, nos troupes ont continué sans relâche leur lutte pour la délivrance du territoire national.

Aujourd'hui, voici qu'elles viennent de libérer Angoulême à l'issue de durs combats.

Nos hommes n'ont connu ni repos, ni détente. La délivrance d'Angoulême, dont plusieurs de nos combattants sont originaires, est une victoire précieuse.

Quinze jours déjà que les unités du Secteur-Nord de l'A. S. étaient en position dans la région d'Angoulême, pour des opérations d'une importance exceptionnelle.

UNE LUTTE DE GRANDE ENVERGURE

Les Forces Françaises de l'Intérieur du Secteur s'engagent ainsi dans une nouvelle guerre, très différente des opérations de harcèlement auxquelles elles étaient accoutumées. Car il s'agit d'une lutte de grande envergure présentant les caractères d'une véritable manœuvre d'ensemble, conduite selon un plan tactique, mettant en action des forces considérables, disposant d'armes lourdes et de moyens puissants.

La bataille pour la libération d'Angoulême exigeait de nos troupes un esprit de sacrifice plus élevé encore que pour les engagements passés. Mais nous savions que tous, gradés et hommes, sont à la hauteur des sacrifices qu'on leur demandait — ils l'ont prouvé et le prouveront encore.

COMMUNE POUR UNE ACTION UN ETAT-MAJOR F.F.I.

Pour un tel investissement des effectifs nombreux étaient nécessaires et c'est pourquoi aux quatre bataillons de l'A. S. du Secteur-Nord et aux Bataillons F. F. I. du commandant LONS, qui combattent avec nous, s'étaient joints les groupes d'artillerie F.F.I. des compagnies du Secteur-Cen-

trale, la compagnie Valmy du groupe Alsace-Lorraine.

Cet ensemble était en liaison continue avec le régiment Dirlikow de l'A. S. 8.

D'autre part, notre 2e bataillon venait d'opérer une jonction avec les éléments de la résistance armée des Pyrénées, qui avaient progressé jusqu'en Charente, s'emparant de Barbezieux, après avoir barré les arrières-gardes allemandes sur la Route Nationale 10.

Nos troupes occupaient ainsi un périmètre très étendu et très compliqué, et réussaient sous le commandement d'un état-major F. F. I. à exécuter des opérations précises.

DES ACCROCHAGES SERIEUX

Le front lui-même était en mouvement continu ; une progression incessante poussait nos troupes vers le nord. Dès le 28 août, certains de nos groupes tenaient déjà des positions extrêmement avancées. Le P. C. du 2e bataillon était ainsi transporté à Puygouy, bien avant l'assaut final.

Mais des accrochages sérieux s'étaient produits, sur plusieurs points du front.

A Torsac dans le secteur du 2e bataillon, deux officiers allemands furent tués, dans la nuit du 28. L'un d'eux était le lieutenant-colonel Comte Ernst-Ulrich von Trotha.

Un peu plus tard, le même jour, vers 10 h 40, toujours à Torsac, une colonne d'une trentaine de véhicules de la Kriegsmarine, deux side-cars, trois camions et trois voitures légères était prise à partie par la compagnie Valmy, la compagnie d'Instruction et les S. S. S. du 2e bataillon et des éléments du 2e bataillon.

A 14 heures la bataille devenait très violente. Trois camions et un side-car ennemis étaient arrivés en renfort. La section de mitrailleuse du 2e bataillon, disposant d'une mitrailleuse lourde entraîna alors en action et réussissait à stopper la colonne à deux cents mètres. Un explosif était dû au sergent mitrailleur Martel — un tir d'ég. III.

(Lire la suite en 3e page)

Editorial

LA TRAHISON des profiteurs

De tout temps, il y eut des profiteurs de guerre pour s'enrichir et faire prospérer leurs affaires personnelles, tandis que d'autres exposaient leur vie dans les formations combattantes.

De tous temps, des traîtres ont vécu sur le dos des armées en campagne.

Mais on n'aurait tout de même pas cru que ce fut possible quand il s'agit de cette armée de la Résistance, de cette armée du Maquis, qui s'est imposée peu à peu, à coups d'exploits, de sacrifices héroïques, d'opérations audacieuses, comme une grande armée nationale. L'armée clandestine qui, dans l'ombre, s'est organisée, a improvisé des services de plus en plus perfectionnés, a su rebâtir une armature et se créer des moyens d'action...

Et pourtant, voici que nous parvenons aujourd'hui de navrants échos sur l'activité d'affairistes au petit pied, qui s'agitent autour de la Résistance.

Cas très isolés, certes. Agitateurs médiocres, à l'échelle de leurs capacités restreintes. Ces profiteurs du maquis n'ont pas l'envergure des marchands de canons — et pour cause. Ils n'en sont pas moins malfaisants et si rares soient-ils, ils méritent d'être dénoncés publiquement. Nous considérons comme un devoir impérieux de révéler leurs agissements, même ceux qui pourraient sembler les plus anodins. En temps de guerre, aux arrières immédiats d'un théâtre d'opération, rien n'est négligeable.

On nous cite l'exemple de ce monsieur qui, lorsque le maquis commençait seulement à s'organiser, rend quelques services incontestables, avec un zèle qu'on pouvait croire sincère.

(Lire la suite en 3e page)

Naissance de la Brigade Alsace-Lorraine

Trois possibilités s'offrirent bientôt à nous.

1) Le Colonel Pierre Elie JACQUOT, d'origine vosgienne, adjoint du Colonel BERGER, s'intéressait vivement à notre projet. Il nous offrit d'aider par tous les moyens en son pouvoir la réalisation de notre entreprise. Par la suite, le Colonel BERGER, évadé de la prison de Toulouse, prit lui-même l'affaire en mains. Il avait auparavant beaucoup appuyé nos maquis de Dordogne, spécialement ANCEL qu'il estimait grandement.

2) Deux officiers du B.C.R.A., parachutés dans le Lot (HARRY et JEAN-PIERRE), nous proposèrent de demander par radio au Général KOENIG des ordres en notre faveur. Ils n'y parvinrent pas, mais nous procurèrent néanmoins de l'armement pour une centaine d'hommes ainsi qu'un faux télégramme du Général KOENIG grâce auquel nous pûmes passer outre aux ordres du Colonel RAVANEL et quitter la région F.F.I. qu'il commandait.

3) André CHAMSON, Conservateur des musées nationaux, qui avait dirigé les centres de repli d'oeuvres d'art du département du Lot, m'avait été signalé par FISCHER. Au cours d'un déjeuner, à Souillac, le Commandant CHAMSON nous annonça son intention de rejoindre le Général de LATTRE DE TASSIGNY dont il avait été officier de liaison à l'armée d'Alsace en 1939-40. Je lui demandai de vouloir bien mettre le Général au courant de notre entreprise et de lui demander éventuellement son appui. Le Commandant CHAMSON, enthousiasmé par notre affaire, promit de faire tout son possible. Il obtint des F.T.P. du Lot deux voitures et l'essence nécessaires à l'accomplissement de sa mission.

Pendant que le Commandant CHAMSON rejoignait l'armée B (future 1ère Armée française) à Aix-en-Provence, le Colonel BERGER sorti de la prison de Toulouse le 19 août lors du départ des troupes allemandes avait, après un rapide voyage à Paris, rejoint le Colonel JACQUOT à leur P.C. en Corrèze où ils entreprirent de regrouper nos unités et de les mettre en route vers le Nord-Est. Le Colonel BERGER se heurta lui aussi à l'opposition des chefs territoriaux. C'est ainsi que le Colonel RIVIER, D.M.R. de Limoges, refusa son accord au projet du Colonel BERGER.

✱

Descendu avec le Colonel BERGER et le Colonel JACQUOT à Toulouse, où nous espérions trouver les ordres du Général KOENIG promis par HARRY, j'allai finalement avec le Colonel JACQUOT et le Commandant PLEIS trouver le Colonel PFISTER, alors adjoint du général BERTIN, chef des F.F.I. de zone sud. Le Colonel JACQUOT lui exposa brièvement les projets du Colonel BERGER. Le Colonel PFISTER signa à ce moment l'ordre nommant le Colonel BERGER au commandement de la « Brigade Alsace-Lorraine ». Du même coup, le Colonel JACQUOT était nommé Commandant en second. Un ordre de mission distinct chargeait le Commandant PLEIS de l'organisation de tous les effectifs alsaciens et lorrains de la Région militaire de Toulouse.

Il convient de souligner que l'ordre de mission du Colonel BERGER reconnaissait le caractère autonome de l'unité dont il prenait le commandement ; d'autre part la dénomination « Brigade Alsace-Lorraine » était utilisée pour la première fois. Le choix en revient au Colonel BERGER ; le mot Brigade avait un certain air

de guerre d'Espagne qui nous plut d'autant plus qu'il avait un effet corrosif dans certains Etats-Majors et dans certains bureaux.

Durant les premières semaines, la présence de MALRAUX à la tête de la Brigade souleva des objections. On admettait certes le rôle très grand qu'il avait joué dans sa formation, mais on redoutait, dans certains milieux qui le connaissaient mal, que le combattant ne se doublât un jour d'un partisan. En réalité les personnes les plus mal disposées à son égard durent vite s'incliner devant la pureté de sa position. Bien plus, avec lui, comme avec JACQUOT, comme avec CHAMSON, notre entreprise cessait d'être une petite affaire alsacienne, dans laquelle nous nous serions complus avec la gravité et la lourdeur qui nous caractérisent parfois, et rejoignait des causes plus universelles que la nôtre.

C'est dans le même sens que nous nous réjouissions de voir se regrouper en une formation fraternelle des Alsaciens et des Lorrains de tous les groupes de résistance métropolitains : A.S., O.R.A., F.T.P.F. Il avait bien fallu s'intégrer à de telles formations inévitablement marquées du point de vue politique, pour bénéficier des avantages d'un ensemble local organisé.

Par la formation de la Brigade, nous échappions de nouveau aux distinctions partisans, pour ne connaître que les mobiles élémentaires de notre combat, auquel nous fûmes heureux de voir se joindre des camarades ni Alsaciens, ni Lorrains, originaires de diverses régions et qui nous avaient connus dans les maquis du Sud-Ouest.

Deux jours plus tard, le Commandant CHAMSON arrivait à Toulouse avec les véhicules mis à sa disposition par le Général de LATTRE. La petite colonne, commandée par le Capitaine PRAT devait se diriger sur L'Arbresle (Rhône). Elle chargea le 3 septembre à Montauban, où le Général NOETTINGER avait facilité grandement sa concentration et son équipement, le bataillon formé autour de nos maquis de la région toulousaine. Le même jour, sur des véhicules moins somptueux, le bataillon Ancel quittait la Dordogne. Les deux bataillons se rejoignirent au Pont de Cornil entre Brive et Tulle. La marche vers le Rhin était commencée.

C'est à Dijon que, avec ceux venus de Savoie, la Brigade prit son visage définitif : dans la nuit du 9 au 10 septembre, le Capitaine DOPFF, ancien lieutenant de maquis F.T.P. accompagné des lieutenants HOLL, JESEL et LANDWERLIN, prirent contact avec le Colonel MALRAUX. Ils lui offrirent de rejoindre la Brigade avec les effectifs alsaciens et lorrains qu'ils avaient pu regrouper en Savoie sous le patronage spécial de M. Hocquard, maire de Metz, et de M. Weil, industriel à Boersch.

Ce regroupement était l'oeuvre de LANDWERLIN qu'un tel projet avait hanté lorsqu'il appartenait encore à la Résistance d'Alsace quelques années plus tôt. Après la Libération de la Savoie à laquelle il avait brillamment participé comme officier de maquis, il obtint l'accord du Colonel NIZIER, commandant les F.F.I. de Haute-Savoie, pour rejoindre le Général de LATTRE à Aix-en-Provence. LANDWERLIN s'y rendit en compagnie de M. J.-A. JAEGER, rencontré entre-temps et qui était acquis à son plan. Le 4 septembre 1944, LANDWERLIN remit une note ainsi conçue :

Note pour Monsieur le Général d'Armée
de Lattre de Tassigny :

Les Alliés se trouvant aux portes de l'Alsace et de la Lorraine, il importe de prendre certaines mesures ayant sur les deux provinces des répercussions historiques et politiques profondes. Il est indispensable d'effacer rapidement les traces de quatre années d'occupation allemande, que le Reich avait mis à profit pour détruire tout ce qu'il y avait de français en Alsace et en Lorraine, non seulement ce qui aurait pu rappeler extérieurement la France, mais aussi et surtout les sentiments et la fidélité que la population des deux provinces n'a jamais cessé de manifester envers la grande Patrie.

L'Alsace et la Lorraine, qui, depuis quatre années, ont tant souffert, non seulement moralement, mais aussi dans leur chair, ayant dû donner leurs enfants pour une cause qui n'était pas la leur, seraient probablement déçues si les premières troupes foulant leur sol n'étaient pas des unités françaises. L'Alsace et la Lorraine attendent la France.

L'Allemagne qui de tout temps avait déclaré que la France renonçait à l'Alsace et la Lorraine trouverait là un démenti formel. A maintes reprises, les représentants du Reich avaient déclaré que les Alsaciens et les Lorrains ne se battaient que pour l'Allemagne. Si dans le passé, il y avait eu des représentants des deux provinces dans l'Armée Française, c'est que, proclamait le Reich, ils avaient été forcés d'y entrer (eingepresst).

A ces assertions, l'Histoire donnera encore un démenti si le Haut-Commandement permet aux volontaires alsaciens et lorrains des F.F.I. de pénétrer en Alsace et en Lorraine aux côtés de leurs camarades d'Afrique et d'Italie.

signé : LANDWERLIN.

Le Général accepta d'emblée la mise sur pied d'une unité qui devait porter le nom de « Compagnie Alsace-Lorraine » et dont LANDWERLIN devait assurer la formation à Annecy, puis à Chambéry. Un ordre de mission dans ce sens lui avait été établi par le Général de LATTRE.

La réalisation de ce projet fut menée à bien grâce en particulier à l'esprit précis du Colonel KUHLMANN et au caractère énergique du Commandant DOPFF. La Compagnie quitta Annecy sous le commandement du Lieutenant LEHN, puis du Commandant DOPFF.

Lors des premiers combats dans les Vosges, la Brigade eut son visage définitif : bataillon **Strasbourg**, venu de Dordogne, bataillon **Metz**, venu d'Aquitaine, bataillon **Mulhouse**, dont deux Commandos étaient venus de Savoie, et dont le troisième, le Commando Belfort, était formé de rescapés du maquis belfortin, qui avaient passé les lignes en bon ordre avec leurs chefs (Commandant DUFAY, Capitaine DOLLFUS, Lieutenant RONCON).

Leur rôle militaire sera décrit ailleurs.

Bernard METZ
Eté 1948

Notes sur la Résistance en Corrèze, Dordogne et Lot

rédigées en septembre 1944 par P. E. Jacquot,
Lieutenant Colonel F. F. I.

Les combats menés dans cette vaste région, lors du débarquement de juin 1944 en Normandie, ont retardé l'entrée en action sur le champ de bataille principal de grandes unités particulièrement redoutables comme la division « Das Reich ». L'écroulement des garnisons locales, qui a suivi la capitulation des forces allemandes de Brive le 15 août 1944, a également facilité l'avance du groupe d'Armées franco-américain débarqué en Provence, en éliminant toute menace sur son flanc ouest. L'action des suboteurs qui paralysa les transports ferroviaires et routiers, les embuscades tendues aux troupes ennemies de secteur, ont contribué, de façon appréciable, à la démoralisation de la Wehrmacht et à la désorganisation des plans allemands.

En dehors de leur force réelle les maquis représentaient, par leur seule existence, une menace

permanente, à peu près insaisissable que la répression aveugle menée par la Gestapo, les forces allemandes de passage et la Milice ne faisait que renforcer et durcir.

Les effectifs des maquis demeurèrent assez faibles jusqu'au débarquement de juin 1944. Le nombre des armes détenues et surtout les quantités de munitions existantes interdisait un large accroissement du nombre des volontaires vivant dans la clandestinité ; des effectifs trop nombreux n'auraient apporté que des charges et des dangers, voire des faiblesses. La levée en masse n'a pas plus de sens, ni d'efficacité dans une guerre insurrectionnelle que dans un conflit entre armées régulières.

**

Les premiers maquis furent constitués en Corrèze début de

l'été 1943. La menace de déportation en Allemagne que comportait pour les jeunes gens l'institution du service de travail obligatoire (S.T.O.) a largement contribué à grossir les effectifs. L'espoir d'un débarquement allié, sur le territoire métropolitain à l'automne de 1943, que laissait entrevoir la radio de Londres amena également de nombreux volontaires...

Après un hiver difficile, les effectifs recommencèrent à croître au printemps de 1944, sous la double influence de l'espoir d'un débarquement prochain et de la chasse à l'homme menée dans les villes par la Milice et la police allemande.

Le problème capital restait celui des armes et surtout des munitions. Les parachutages, souvent promis, demeuraient rares et, en tout état de cause, très insuffisants.

En Basse-Corrèze, il y avait toutefois un nombre appréciable de fusils-mitrailleurs, enlevés avec leurs munitions, par le Capitaine GUEDIN (aujourd'hui Général GUEDIN) en novembre 1942 de la caserne du 41e R. I. à Brive. Ces armes automatiques furent avec la valeur inégalée du Chef insurrectionnel qui les avait enlevés, le secret de la puissance des maquis de la région de Brive.

La situation était beaucoup moins favorable en Dordogne et dans le Lot. La pénurie était générale et atteignait l'Armée Secrète (A.S.) comme les Francs-Tireurs-Partisans (F.T.P.). Elle continuera à sévir jusqu'au parachutage massif du 14 juillet 1944 qui transforma radicalement la situation.

Alors que la Milice et les garnisons allemandes se terraient dans leurs cantonnements les saboteurs opérèrent dans la nuit du 5 au 6 juin avec méthode et obtinrent des résultats inespérés : à l'aube le réseau ferroviaire était cisailé et le réseau routier comportait de nombreuses coupures sur les itinéraires essentiels.

Le Général REVERS avait préconisé d'établir sur la Dordogne un barrage aussi puissant que possible, précédé, au nord et au sud, d'un réseau d'embuscades profond. Cette idée géniale fut adoptée par la plupart des chefs des maquis ; sa mise en œuvre comportait implicitement l'acceptation de lourdes pertes et la certitude d'épuiser les munitions existantes en deux ou trois jours ; mais elle avait l'extrême avantage de sortir les maquis du Lot, de la Basse-Corrèze et de la Dordogne de leur rôle local et de les faire participer à la bataille principale.

**

Le hasard donna un lustre particulier à ces combats du fait que la première grande unité allemande qui se présenta fut la division « Das Reich ». La conduite au feu des volontaires de toute obédience fut exemplaire ; on put voir au pont de Bretenoux une trentaine de partisans succomber après avoir tenu en respect, près d'une heure, des chars et de l'infanterie....

A Noailles, à Sarlat, les jeunes troupes du maquis se battirent avec un héroïsme remarqué... La division « Das Reich » perdit 48 heures sur son horaire entre Cahors et Limoges. Son chef décida finalement d'emprunter un itinéraire plus à l'ouest évitant les contreforts du Massif

Central, la R.A.F. alertée par les émetteurs de nos réseaux l'attaqua vers Angoulême et prit ainsi la relève de nos maquis.

Les munitions étaient épuisées le 9 juin au soir... Les chefs des maquis décidèrent de rompre le contact et de prendre une attitude expectative jusqu'à ce que les parachutages aient réapprovisionné leurs troupes en munitions. Seul un réseau de corps francs continua à harceler l'ennemi.

Cette phase de recueillement dura jusqu'au 14 juillet, date à laquelle un parachutage massif, effectué en plein jour de 10 à 12 heures, de 1.200 containers, apporta au maquis des trois départements ce qui leur était indispensable pour reprendre le combat.

Des décisions nouvelles s'imposaient après le parachutage du 14 juillet. Le Colonel BERGER décida d'intensifier sans délai la guérilla et d'entreprendre le refoulement des forces locales allemandes dans leurs garnisons. L'idée directrice du Colonel BERGER consistait à répartir le territoire entre les différents chefs de maquis et à les rendre responsables de l'efficacité des embuscades et de l'entretien des coupures ferroviaires et routières, dans le secteur dont ils avaient accepté la charge. Cette formule, qui s'avéra efficace, fut mise au point sur le plan technique et tactique, par le Lieutenant-Colonel F.F.I. JACQUOT et acceptée par l'ensemble des chefs des maquis dans une réunion tenue le 17 juillet au Château d'Urval (Dordogne).

Le 23 juillet le Colonel BERGER tombait blessé entre les mains des Allemands, le Lieutenant-Colonel JACQUOT lui succéda et continua son œuvre. Les rares sorties des garnisons allemandes devinrent des opérations coûteuses et démoralisantes. Dès les premiers jours d'août les maquis contrôlaient à peu près l'ensemble du territoire des trois départements à l'exception des villes de Brive, Tulle, Ussel, Périgieux, Bergerac et Cahors.

Le colonel BOEHMER commandant des troupes allemandes de Corrèze engageait dès le 13 août des négociations par diverses voies. M. CHAUSSADE, sous-préfet de BRIVE, facilita leur aboutissement par des interventions courageuses et habiles. Le Lieutenant-Colonel JACQUOT accepta le 15 août à la demande des chefs locaux de la Résistance présents, de diriger ces négociations et de signer les actes de capitulation.

Une convention générale de principe pour la Corrèze et une convention particulière d'exécution pour la garnison de Brive furent signées le 15 août 1944 à 21.15 h ; la convention concernant Tulle fut réalisée le 16 août très tard avec effet du 17 août à 8 heures. Les garnisons des deux villes se rendaient, sans condition, sous réserve d'être traitées selon les conventions internationales relatives aux prisonniers. Le matériel tomba intact aux mains des maquis. Dans la semaine qui suivit les autres garnisons se rendirent ou s'échappèrent après de durs combats. Les maquis de Haute-Corrèze eurent dans cette période une tâche particulièrement glorieuse et difficile.

Le 25 août la libération totale des trois départements était un fait accompli.

**

Toutefois les formations de la Résistance n'estimaient pas leur tâche terminée ; dès les premiers jours de septembre la brigade d'Armée Secrète de la Corrèze embarquait en chemin de fer pour l'Est. Un regroupement de bataillons F.T.P. partait vers les poches encore tenues par les Allemands sur l'Atlantique ; les Alsaciens et les Lorrains réfugiés dans le Sud-Ouest, renforcés par les éléments locaux formaient la Brigade Alsace-Lorraine et partaient, par la route en direction de Dijon, pour participer à la libération de leurs deux provinces.

**

L'exécution d'un plan d'ensemble n'a pas toujours été chose facile, les chefs de maquis brûlaient de s'engager dans des opérations contre les troupes allemandes en garnison en Corrèze. Les munitions, qui étaient rares, auraient ainsi été rapidement consommées et il convenait de les garder pour l'action qui aurait lieu dans les jours suivant le débarquement anglo-saxon, afin de retarder l'entrée en ligne de la division blindée SS qui se trouvait dans la région de Toulouse. C'était aussi le seul moyen de sortir les maquis de leur rôle courageux, mais local, et de les faire participer à la bataille principale. En fait, les choses se sont passées comme souhaitées. C'est ainsi que le Général Eisenhower a exprimé à ce sujet sa grande satisfaction et ses remerciements pour le soutien apporté.



14 juillet 44 - Le Commando Bir-Hakeim défile au maquis.



Commando Bir-Hakeim - Au maquis : P.C. et cuisine - Le Lt Mary, tué au combat, et le Lt Desmoulin.



Juillet 44 - Périgueux - La Compagnie Verdun - Défilé des



Alsaciens-Lorrains lors de la libération de la ville.



10 sept. 44 - Périgueux - Cdt Ancel, Cap. Peltre, G. Schmitt et P. Diener.

**Le Bataillon
« Strasbourg »
se forme à Périgueux
Septembre 44**



Le Cdt Diener dit Ancel, commandant le Bataillon « Strasbourg ».



**Le Bataillon « Metz »
se regroupe
à Montauban**

Le 9 septembre 44 à Montauban, rassemblement des éléments venus du sud de la Garonne.

Chaque gars avait « touché » un pantalon, un pull, un béret, provenant des magasins de l'Armée ; les brassards F.F.I. et les cordelières faites de cordes de parachutes étaient, eux, « made in Maquis ».



La Brigade Alsace-Lorraine monte en ligne

Unité hors série, en vérité, que cette Brigade Indépendante Alsace-Lorraine : elle se compose essentiellement de réfugiés d'Alsace et de Lorraine, de tous âges et de toutes conditions... étudiants, voire lycéens, employés, ouvriers, paysans, instituteurs, professeurs, fonctionnaires ; certains n'ont que 15 ans à peine, d'autres sont déjà grand-père, plusieurs combattent côte à côte avec leur fils.

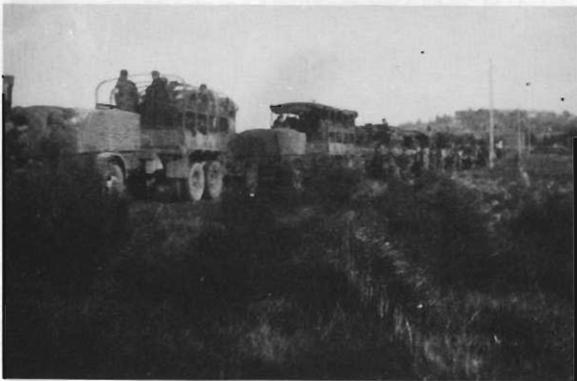
A ces Alsaciens-Lorrains qui brûlent de revoir leur province après quelque quatre années d'absence, se sont joints dans un émouvant élan de solidarité fraternelle, des camarades de combat des régions d'accueil. Leur province natale libérée, il eût été normal pourtant qu'ils cessent le combat, les tâches qui réclamaient leur présence sur place ne manquant certes pas. La plupart cependant choisirent de continuer la lutte jusqu'aux lointaines rives du Rhin et plusieurs d'entre eux payèrent, hélas, de leur vie ce choix généreux. Envers tous ces camarades, morts ou vivants, notre dette de reconnaissance demeure immense.

Ces éléments disparates pourtant, ne peuvent guère apporter au combat que leur courage et leur idéal. Leur équipement est dérisoire ; les effets d'habillement « piqués » dans les magasins de l'ex-armée d'armistice et des Chantiers de Jeunesse ou réquisitionnés dans des usines au hasard de l'itinéraire suivi, ne l'ont pas été en quantité suffisante pour que tout le monde soit décentement vêtu.

Certains monteront en ligne en short brun des Chantiers de Jeunesse et en souliers bas. On se battra les premiers jours en bérêts, les casques « modèle armée française 1939 » n'ayant pu être trouvés que le 1er octobre, et l'officier qui les apportera en ligne sera tué par un tir de mortier. L'armement est encore plus hétéroclite : récupérés dans les combats du maquis ou parachutés, les fusils et les armes lourdes sont de nationalités et de modèle divers : les mitrailleuses françaises et anglaises voisinent avec les armes allemandes, polonaises et même russes. Les différences de calibre et de forme des munitions et des chargeurs ne vont pas sans compliquer sérieusement les conditions de combat. Quant au matériel de transport, il est franchement invraisemblable ; autocars, camionnettes de livraison, cars de police, camions gazogènes, tous véhicules de modèles anciens maintes et maintes fois réparés à l'aide de moyens de fortune, on se demande comment ils ont pu transporter les hommes depuis le Sud-Ouest à travers le Massif Central. Qu'importe, c'est encore eux qui serviront au ravitaillement et au transport des commandos à pied d'oeuvre, et ils ne s'en tireront, en fait, pas trop mal.

Et c'est pourtant ainsi que la Brigade Alsace Lorraine s'opposera à l'armée allemande au carrefour de Bois-le-Prince, dans les Vosges.

Louis HAERINGER dit Lieutenant Dominique.



Départ de Montauban en GMC.



Départ de Périgueux en voitures « Brigade ».

Le transport se fait à l'aide de toutes les voitures « recueillies » au long des routes, depuis les maquis jusqu'aux Vosges, dont un car qui avait été la propriété des Gardes Mobiles, avant de nous « appartenir ».

Grâce à l'entremise d'André Chamson, ceux de Montauban remontent vers le front dans des camions de la 1ère Armée Française. Soldats du maquis et soldats d'Afrique font route ensemble. L'amalgame cher à de Lattre en est à ses débuts.



Août 44 - Montauban - Caserne Pomponne : Lorraine et quelques Alsaciens venus des maquis du Lot.



Le Cdt Ch. Pleiss, commandant le Bataillon Metz.



Sept. 44 - L'Arbresles - La Compagnie Iéna du Bataillon Metz.



Septembre 44, près d'Ussel - Quelques-uns de la Compagnie Iéna.



Groupe d'officiers du Bataillon « Metz ».

Ceux venus de Savoie



Le Bataillon alsacien de Savoie défile dans les rues d'Annecy.



Le Cdt Dopff avec son E.M. avant d'embarquer pour le front. - Le Lt O. Landwerlin à l'extrême-droite.



Le convoi se forme en gare de Mouchard (Jura).



Rencontre avec la 1ère Armée de de Lattre et première alsacienne à saluer nos camarades.



Le Lt Gerber devant le train formé.



Après les combats du maquis et avant ceux du front, l'instruction.



Pour ceux de Savoie, la motorisation des unités constituait un problème aussi difficile à résoudre que pour ceux du Sud-Ouest.

André Malraux à la tête de la Brigade Alsace - Lorraine

Comment André MALRAUX se trouvait-il à la tête de cette Brigade faite d'Alsaciens, de Lorrains et de leurs copains Périgourdins ou Béarnais, qui avaient été avec eux dans les maquis du Sud-Ouest ?

Comment André MALRAUX avait-il assumé leur projet ?

C'est une histoire qui reste à préciser, car la relation en est généralement inexacte.

Prenons donc la Brigade Alsace-Lorraine le 6 septembre 1944 lorsqu'elle se constitue, au Pont de Cornil, entre Brive et Tulle, sous l'oeil d'André MALRAUX, déjà nommé à son commandement, et qu'elle regroupe le Bataillon « Strasbourg » (Commandant DIENER-ANCEL) venu de Périgueux dans ses propres camions gazogènes, et le Bataillon « Metz » (Commandant Charles PLEIS) venu de Montauban au moyen des camions GMC, obtenus par André CHAMSON du Général de Lattre.

Le 10 septembre, à l'étape de Dijon, cette Brigade de deux bataillons en accueille un troisième qui regroupait les Alsaciens et les Lorrains des maquis de Savoie. Ceux-ci, très vite séduits par MALRAUX, décident de se rattacher à la Brigade Alsace-Lorraine qui procède du même idéal et vise le même objectif ; leur bataillon prendra le nom de « Mulhouse » et sera commandé par René DOPFF.

Ce même soir du 10 septembre, surpris par la convergence des volontés des Alsaciens et des Lorrains, André MALRAUX nous interroge sur ce qu'il appelle « les structures sous-jacentes » à notre mouvement. Il admet difficilement qu'il ne s'inspire ni d'un parti politique, ni d'une organisation syndicale, ni d'une société secrète, ni d'une secte religieuse.

Et c'est la première fois que nous lui parlons d'autres sources d'inspiration :

— formation au service et au sacrifice, dans les mouvements de jeunesse ;

— réflexion sur ce que sont et ce que veulent être les Alsaciens et les Lorrains, suivant la démarche d'Emile BAAS publiée clandestinement début 1944, en annexe du Cahier du Témoignage Chrétien rédigé par Pierre BOCKEL pour révéler au grand public français et aux Alsaciens-Lorrains eux-mêmes la situation faite à l'Alsace et à la Moselle par le Reich National-Socialiste.

André MALRAUX perçoit alors la pensée qui anime et prolonge le projet militaire de la Brigade. Il en tient compte dès le lendemain quand est rédigé, dans une chambre de l'Hôtel de la Cloche à Dijon, le projet d'acte d'intégration de la Brigade Alsace-Lorraine dans la 1ère Armée Française.

Tout d'abord, l'acte précise qu'il s'agit d'une Brigade Indépendante, cet adjectif étant pris dans son sens militaire pour désigner une unité « non endivisionnée ». Si MALRAUX et JACQUOT ont tenu à la dénomination « Brigade Indépendante Alsace-Lorraine », ce n'était nullement, comme on l'a insinué, pour fronder le Général DE LATTRE, mais pour permettre à la Brigade de participer aux opérations les plus conformes à sa vocation. Il fallait, par exemple, pouvoir se retirer de la 1ère Armée, si celle-ci, d'aventure, se voyait assigner le front des Alpes. Et de fait, cette dénomination a permis à DE LATTRE de pousser, début décembre, la Brigade sur Strasbourg, alors que la ville n'appartenait pas au secteur de la « 1ère Armée Française ».

Mais encore, dans cet acte, MALRAUX respectant la vocation de nos volontaires obtint que les engagements individuels qui régulariseraient leur situation militaire soient contractés « jusqu'à la libération complète de l'Alsace et de la Moselle », et non pour la durée de la guerre contre l'Allemagne.

Dès cet instant et jusqu'au terme de la mission de la Brigade, André MALRAUX en avait ressenti toutes les lignes de force.

Dès cet instant, ayant surmonté nos méfiances mutuelles, nous trouvions dans son intelligence un révélateur de nos réflexions.

Dès cet instant, commençait ce que, avec pudeur, il appelait une complicité.

Cette complicité devint bientôt une communion qui transcenda les opérations militaires et les spéculations politiques dès que nos premiers tués nous réunirent autour de leurs tombes. Nous perçumes aussitôt que, pour André MALRAUX comme pour nous, ils devenaient des « compagnons éternels », selon les termes dans lesquels il s'adressait à eux lors de son discours de mai 1972 dans la clairière de Durestal.

Bernard Metz



Le Colonel Berger - André Malraux.



Lt-Colonel P. E. Jacquot - Breveté d'E.M., commandant en second de la Brigade Alsace-Lorraine.



Le Commandant André Chamson. A droite le Commandant Brandstetter dit « Schatzi ».



Lt Bernard Metz, un des fondateurs de la Brigade A.-L., coordinateur de toutes les unités de combat.

COMBATS DANS LES VOSGES

Tels quels, néanmoins, les quinze cents hommes que comporte la Brigade sont accueillis d'emblée par la Première Armée Française. Eléments venus de régions diverses et groupés pour la première fois en corps quelques jours à peine auparavant sous le commandement de chefs qu'ils s'étaient choisis certes, mais qui n'avaient encore eu guère le temps de les prendre en main, ils sont immédiatement et sans préparation lancés au combat en appui .. ô ironie .. d'unités blindées. Mission : appuyer les chars du 1er « Combat command » (général Sudre) de la 1ère division blindée (général Du Vigier) dans l'action offensive du 2e C.A. (général de Monsabert) en direction de Bussang et de la plaine d'Alsace. Pendant vingt-deux jours les huit commandos qui composent alors la brigade et qui ont nom Verdun, Iéna, Corrèze, Rapp, Kléber, Bark (Bir Hakeim-Ruffel-Kinder), Valmy et Vieil Armand, vont se relayer sans interruption entre le carrefour de Bois-de-Prince et les pentes boisées du Haut de la Parère dont la crête est solidement tenue par un ennemi particulièrement bien entraîné et coriace — il s'agit de l'école hitlérienne de sous-officiers de Colmar, troupe d'élite, fanatique, décidée à tenir coûte que coûte.

Le premier contact est sévère, attaques contre-attaques vont se succéder sans désespérer au cours des jours qui suivent.

L. H. dit Lt D.

Au carrefour de Bois-le-Prince

Septembre 1944

Le Haut de la PARERE

Groupés dans des unités homogènes, ayant fait leurs preuves dans les Maquis de France, les trois Bataillons de la Brigade ALSACE-LORRAINE (Bataillon METZ, Commandant PLEIS. - Bataillon STRASBOURG Commandant ANCEL, - Commando VIEIL-ARMAND, embryon du Bataillon MULHOUSE Capitaine DOPFF) sont réunis dans la région de Luxeuil. Le P.C. du Colonel MALRAUX, commandant la Brigade, s'installe à Froideconche.

Du 27 septembre 1944 à mars 1945, les unités de la Brigade, qui sans désespérer ont combattu depuis le débarquement du 6 juin dans leurs maquis respectifs, entrent à nouveau dans la lutte.

Le 26 septembre le Colonel MALRAUX, commandant la Brigade, reçoit l'ordre du Général VALLUY, Chef d'Etat-Major de la 1ère Armée Française de se tenir prêt à faire intervenir ses unités en soutien du C.C. 1 (Général SUDRE) de la 1ère D.B. Les combats à venir se dérouleront dans le cadre des actions offensives et défensives de septembre et d'octobre, menées par le 2ème C.A. sur le versant occidental des Vosges.

✱

Le 27 septembre à 15 heures, le C.C. 1 donne l'ordre d'engager une compagnie, en vue d'une action de couverture dans le secteur de Corravilliers — Château-Lambert, deux autres compagnies restant en alerte. Cette compagnie devra en principe participer à la couverture de la colonne blindée qui opère dans le secteur et dont la pointe est arrêtée au carrefour de Bois-le-Prince.

L'arrivée de la Compagnie VERDUN (Capitaine GUERY - Bataillon Strasbourg) sur les positions s'effectue le soir même, en pleine nuit, sous le tir des mortiers ennemis. Au cours de la mise en place de la section MALNORY, cinq hommes sont tués et six blessés.

Le 28, les commandos IENA et CORREZE se tiennent en soutien à Corravilliers, prêts à intervenir.

Primitivement il avait été prévu un « rodage » de la Brigade. Elle devait d'abord être familiarisée avec l'Armée d'Afrique, supérieurement équipée et armée. Il n'avait été bien entendu aucunement question de l'engager en dehors de quelques opérations de nettoyage, et ceci en raison de son armement trop léger. Celui-ci était, en effet, composé surtout de matériel parachuté au cours de l'été dans les Maquis, le surplus provenant d'armes prises à l'ennemi au cours des combats antérieurs dans la Résistance.

L'évolution rapide des événements devait bientôt modifier ces conditions initiales. En effet son action auprès de l'Armée d'Afrique consistait à renforcer en infanterie une colonne blindée engagée sur un itinéraire particulièrement difficile aux chars.

L'ennemi, solidement installé sur une crête boisée, s'appuie sur les Hauts de la PARERE. Les lisières dominant nettement toutes les positions françaises. L'ensemble du dispositif allemand est occupé par l'école des Sous-Officiers de Colmar, éléments hitlériens fanatisés, prêts au sacrifice. Dès le premier contact, l'adversaire oppose une résistance farouche et semble décidé à résister sur un terrain particulièrement favorable à la défense.

Le 28 septembre au petit jour, la montagne se réveille sous un ciel gris, les nuages s'accrochent au sommet et les éclatements de nos obus se confondent avec le brouillard qui couvre le sol.

Le Commando VERDUN prend position à 50 mètres à peine de l'ennemi. C'est à cette unité de la Brigade que reviendra en premier l'honneur de « stopper » les contre-attaques allemandes.

A peine installés, nos hommes subissent de violents tirs de mortiers, signes avant-coureurs d'une prochaine attaque. A 11 heures une attaque allemande fort vive menée par deux compagnies est repoussée. De nouvelles attaques échouent devant nos feux entre 13 et 17 heures.

L'ennemi prouve ainsi l'importance qu'il attache à ces positions.

Pour les Allemands, il s'agissait d'interdire les axes menant vers les crêtes des Vosges et d'empêcher les Français d'entrer en Alsace. A cet effet ils disposaient de troupes d'infanterie spécialement adaptées à cette mission et appuyées par des chars et de l'artillerie.

Dès ce jour l'opération changeait d'aspect ; il ne s'agissait plus d'engager un ou plusieurs Commandos, mais selon toute vraisemblance de faire intervenir l'ensemble de la Brigade, le groupement blindé en ayant un besoin absolu.

Le même jour, le 28 septembre, le Commando IENA (Capitaine ARGENCE) du Bataillon METZ (Commandant PLEIS), prend position sur le mamelon boisé au-dessus de l'étang. Le Lieutenant STREIFF attaque un poste allemand le lendemain dans la matinée en s'appuyant sur le flanc droit de VERDUN.

Sous une pluie battante, dans le froid qui les pénètre, nos hommes tiendront. Ils n'ont pas de casques, pas de couvertures ; les toiles de tente même leur font défaut. Certains sont en short et en espadrilles. Les casques n'arriveront que le 2 octobre au soir et le Capitaine PELTRE, adjoint du Commandant ANCEL, sera tué par un éolat d'obus en les apportant, en même temps que 4 fusils-mitrailleurs.

Le 30 septembre le Commando BARK monte en ligne ; CORREZE relève IENA.

Le 2 octobre le Commando RAPP (Capitaine FISCHER) prend position et relève la Compagnie CORREZE qui était montée la veille.

Le 3 octobre, reconnaissance et préparation d'attaque. Le Lieutenant-Colonel JACQUOT donne le commandement de deux groupes d'attaque au chef de bataillon PLEIS. Le groupe de gauche, constitué par les Compagnies RAPP et KLEBER en position défensive, se porte sous la protection des chars à la lisière orientale du bois de l'Alouette. Pendant ce temps, le groupe de droite fourni par BARK, en position défensive face au Sud, à la lisière sud-est du Bois-le-Prince occupera face à l'Est, le chemin de terre qui le mettra à l'alignement du groupe de gauche.

Le 4 octobre, le Commando BARK (Capitaine GOSSOT) relève VERDUN. Dans la matinée, le vent qui vient d'Alsace, balaie le brouillard qui recouvre le champ de bataille et pour la première fois, permet de découvrir tous les détails du terrain.

Après être descendu des lignes, le Commando KLEBER (Capitaine LINDER) se tient en réserve dans les taillis du Bois-le-Prince prêt à intervenir.

Cependant l'ennemi, nullement découragé par ses échecs successifs des jours précédents, revient une fois de plus à l'assaut. Nos hommes sont rivés à leurs F.M. qui crachent la mort. Cette fois encore, les Allemands sont repoussés.

A 13.30 h la contre-attaque française doit se déclencher à son tour. Peu avant l'heure H, à 13.20 h exactement, l'ennemi débouche pour une de ses attaques habituelles. Une fois de plus il est énergiquement repoussé par les feux conjugués des nôtres, appuyés par les chars du Commandant de MAISON-ROUGE (2e Cuir.). A 13.30 h, très précises, après une courte, mais très violente préparation d'artillerie, nos hommes bondissent en avant ; l'attaque est effectuée par deux sections. Celle de gauche parvient à la lisière ouest du Haut de l'Alouette. Ses pertes sont sévères (10 morts et 15 blessés, dont l'aspirant OLIVIER), mais la section s'accroche au terrain. Celle de droite progresse normalement vers le bois dont elle nettoie les abords à la grenade. Elle prend position à la lisière, tandis qu'un char qui s'était hardiment porté dans le bois, détruit les nids de mitrailleuses ennemis. Vers 17 heures la progression est arrêtée. La section de gauche s'installe défensivement face au nord-est. La progression de la section de droite ayant produit un vide dans le dispositif, celui-ci est comblé par une section du Commando VALMY (Capitaine GANDOUIN) qui se trouvait en réserve.

A la tombée de la nuit les hommes du Commando BARK, harassés, sont relevés par l'ensemble du Commando VALMY et la deuxième section de VIEIL-ARMAND (Lieutenant GERBER).

Au milieu d'eux, les hommes aperçoivent les silhouettes de nos trois aumôniers, l'abbé BOCKEL, le P. BONNAL et le pasteur FRANTZ, qui passent entre les sapins sans souci des balles et des obus.

Au cours de la journée le P.C. avancé du Colonel, au Bois-le-Prince, est repéré par l'ennemi et fait l'objet de fréquents tirs de mortiers.

La nuit tombe peu à peu sur le champ de bataille. Au milieu des entonnoirs et des cadavres ennemis déchiquetés, les hommes du Commando VIEIL-ARMAND traversent au pas de gymnastique, à découvert, le terrain en arrière de la position qu'ils vont occuper sur la crête près de l'étang.

Çà et là quelques éclatements d'obus de mortiers, quelques coups de feu, rompent le calme de ce soir de bataille. Là-bas, au fond de la vallée, à l'ouest, le petit village de Ferdrupt, à l'est Ramonchamp, tous deux paisiblement étalés le long de la Moselle.

Face à la terre d'Alsace se dessine le versant ouest du Ballon d'Alsace et au delà nous devinons l'Alsace que tant des nôtres ne reverront pas !

Le 5 octobre au matin, le Lieutenant-Colonel JACQUOT prescrit un mouvement en avant, mouvement qui s'effectue sous les ordres du Commandant BRANDSTETTER, auquel le Commandant PLEIS vient de céder le commandement du secteur. Cette manœuvre permet l'occupation de l'éperon boisé prolongeant vers le sud nos positions du Haut de la Parère, nous donnant ainsi un observatoire naturel avec vue plongeante sur Ramonchamp et la route du Col de Bussang. Aucun mouvement de l'ennemi ne peut plus nous échapper.

A dix heures les sections s'élancent. Le Lieutenant GERBER occupe le sommet gauche du dispositif qui s'étend à angle droit sur le versant oriental tenu par la 3ème section du Lieutenant LEHN et la quatrième

section du Lieutenant ROYER. Le front suit exactement la lisière de la forêt en direction du sud. Le Commando VALMY assure la couverture sur l'aile droite. Le Lieutenant PICARD se tient en réserve sur le mamelon occupé précédemment par le Lieutenant GERBER.

Pendant que les hommes de VIEIL-ARMAND nettoyaient les positions fraîchement conquises, l'aumônier BOCKEL découvre l'emplacement où sont enterrés nos deux camarades ILTIS et VIGNE du Commando IENA tombés au cours de l'engagement de la veille, en plein dans les lignes allemandes.

Au cours de la nuit les hommes du Lieutenant GERBER sont accrochés par une forte patrouille venant de la clairière et cherchant à s'infiltrer dans le dispositif français. En un instant toute la montagne s'allume.

Le lendemain vers dix heures du matin, tout est redevenu calme, pas un coup de fusil. Subitement, pendant le passage de la corvée de ravitaillement, la position est arrosée par les obus de 88 tirés par des pièces installées au-delà du Mont des Breucheux. Les éclats de percutants éclatent sous les branches. BURTIN, de la quatrième section, est gravement blessé. Pendant la nuit les Allemands dirigent un très violent tir d'artillerie, d'une courte durée, sur les pentes tenues par le Commando VALMY.

Le 6 octobre, le Sous-Lieutenant MOREL et 4 hommes effectuent une patrouille avec mission de reconnaître les emplacements des mitrailleuses allemandes qui couronnent le sommet des positions ennemies. Au préalable les chars déclanchent un tir d'artillerie sur le Haut de la Parère. La patrouille, accompagnée du Médecin-Lieutenant KANNEL rentre sans dommage dans nos lignes après un accrochage sérieux, sa mission terminée.

Le 7 octobre, attaque générale en direction du Thillot. A 11.30 h le Lieutenant-Colonel JACQUOT décide de progresser vers le Haut de la Parère en direction de la Moselle. Une opération est montée en vue de donner la main aux Tabors marocains attaquant par l'autre versant. Le Colonel ordonne d'aborder avec souplesse la pente sud du sommet du Haut de la Parère.

A 11 heures le Capitaine DOPFF se lance en avant. Il se heurte presque aussitôt au feu des avant-postes ennemis. Les deux chars légers qui appuient la manoeuvre ne peuvent progresser en raison des abattis dans la forêt. Le contact est cependant maintenu, permettant ainsi de reconnaître le terrain. Le Lt-Colonel JACQUOT qui suit de très près la manoeuvre, debout au milieu de ses hommes, est grièvement blessé par une balle de mitrailleuse.

A 12 heures le Commando VIEIL-ARMAND est ramené sur ses bases de départ pour permettre des tirs d'artillerie sur le haut de la Parère.

A 14 heures, le Capitaine DOPFF dispose ses éléments pour un nouveau bond en avant. Il a pour mission

« d'occuper le Haut de la Parère. Pousser en force jusqu'à la Moselle, faire les jonctions avec les troupes française venant de l'ouest. »

L'action est menée par la 1ère et la 2ème section du Commando VIEIL ARMAND et un groupe de chacune des autres sections.

A l'heure « H », l'attaque est déclenchée. D'un seul élan les hommes traversent la contre-pente et s'engagent en direction du dernier mamelon de la Parère, à travers l'enchevêtrement des rochers. L'attaque s'effec-

tue en liaison avec un groupement de Tabors marocains qui opère sur la gauche.

Au milieu des sections apparaît la mince silhouette du Colonel MALRAUX. Il suit de près ses hommes qui établissent la liaison avec les éléments venus de la vallée de la Moselle.

Les hommes dévalent la pente sans même marquer un temps d'arrêt ; la section atteint l'objectif fixé et remonte la côte, ramenant des prisonniers.

Le succès est complet : le Haut de la Parère est coiffé et la Moselle, objectif de l'opération, est atteinte.

Le 10 octobre, dans la nuit, BARK relève VERDUN.

Au cours de la journée du 11 octobre, le Général de LATTRE se rend à l'hôpital de Luxeuil et remet la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur au Lt-Colonel JACQUOT en présence des Généraux de MONSABERT et de VERNEJOU. Les honneurs sont rendus par un détachement du Commando IENA.

Du 15 au 18 octobre les Commandos IENA et KLEBER, du Bataillon METZ tiennent les avant-postes à Ramonchamps, et y subissent de très violents tirs d'artillerie.

**

Dans les opérations offensives des VOSGES, la Brigade Alsace-Lorraine réalisa des ruptures qui, sans avoir été d'un rythme accéléré, remplirent leur rôle. Dans l'esprit du Commandement, cette manoeuvre était destinée à éviter une action en force de l'ennemi dans le Doubs.

Les pertes de la Brigade Alsace-Lorraine, pendant ces quelques jours : 29 tués, 60 blessés n'ont pas été inutiles puisque de l'avis du Colonel DUROSOY, commandant le C.C. de la 1ère D.B., les résultats escomptés ont été largement obtenus.

Le 10 octobre, le Capitaine BENNETZ-GUERY est tué par accident en service commandé ; le Capitaine FIGUERES lui succède à la tête du Commando VERDUN.

La Brigade Alsace-Lorraine descend du front et rejoint Remiremont où elle cantonne jusqu'à fin octobre.

Avant la bataille décisive qui se prépare, le Colonel MALRAUX passe dans les cantonnements, mettant en pleine lumière le devoir de chacun. A peine remis de ses blessures, le Colonel JACQUOT passe en revue certains éléments du Bataillon Mulhouse. Début novembre, la Brigade quitte cette ville pour établir ses cantonnements en Haute-Saône, dans le triangle Tromaret-Chancey-Sornay où elle séjournera jusqu'à la rupture du front allemand au nord du Doubs.

Le Commando DONON (Lt SCHUMACHER) constitué en Savoie, rejoint le Commando VIEIL ARMAND. L'ensemble forme le Bataillon MULHOUSE. Le Commando BELFORT (Commandant DUFAY et Capitaine DOLLFUS) composé d'éléments du maquis des Vosges et en particulier de Belfortains y est également rattaché.

Le Chef de Bataillon DOPFF prend le commandement du Bataillon Mulhouse, le Lt RONCON le remplace à la tête du Commando Vieil Armand.

Octave LANDWERLIN.



En position, lors des combats de Bois-le-Prince : l'armement est international.



Arrivée d'obus sur le Mont des Breucheux. Une ferme en flammes.



MOT HISTORIQUE... TEL A WATERLOO

Il nous fera rire, le marin, tout à l'heure, au milieu de la bataille. Kraft est comme le Colonel Jacquot .. le « Colonel Passoire », parce qu'il fut blessé trois fois en cinq jours .., il n'a peur de rien. Les Allemands contre-attaquent, leurs mitrailleuses crachent, les balles sifflent et les mortiers éclatent. Chacun est dans son trou. Seuls deux silhouettes émergent : le Colonel Jacquot, bien sûr, qui poursuit paisiblement avec des gens accroupis une conversation, un « amphi » sur les perspectives d'une Europe future, et notre ami Kraft qui traverse calmement la ligne de feu pour accomplir je ne sais quelle liaison. « Eh ! le marin, là-bas, s'écrit Jacquot sans mauvaise conscience, veux-tu te planquer ! Tu vas nous faire repêcher avec ton pompon rouge ! » L'autre, sans se retourner, sans même soupçonner l'origine de cet ordre, répond avec un accent qui tient à la fois du Faubourg-Montmartre et de Neudorf : « La Marine Française te dit m... »

P. B.



Fessey-Dessus - Compagnie Iena après une relève.



8 oct. 44 - Col des Fourches - La Compagnie Kléber descend des Hauts de la Parère. Les « ahurissants gazogènes » qui trois jours plus tôt avaient hissé les hommes de Corravillers au Col des Fourches, vont les ramener à Proiselière. Casques de types divers ou pas de casque du tout, armement hétéroclite, inscription FFI sur le camion qui provient de l'armée républicaine espagnole, c'est là le label « maquis d'origine » de la Brigade.

Tels quels, nous n'étions pas faits pour inspirer confiance aux « Africains » de la 1ère Armée. Ils doutaient de notre valeur lorsqu'ils nous ont vu pour la première fois.

Composition de la Brigade Alsace-Lorraine à son arrivée sur le front des Vosges

Colonel « BERGER » - André MALRAUX

Lieutenant-Colonel - Pierre E. JACQUOT

Commandants : André CHAMSON - BRANDSTETTER, dit SCHATZI, - Lt Bernard METZ.

Bataillon Strasbourg (recrutés en Dordogne, Corrèze, Hte-Vienne)
Commandant DIENER-ANCEL

Commandos : — Verdun : Cap. GUERY - Cap. FIGUIERES

— Valmy : Cap. GANDOUIN

— Bark : Cap. GOSSOT

Effectif : 600 hommes environ.

Bataillon Metz (venant de Toulouse, des Basses-Pyrénées, du Gers, du Lot, du Lot-et-Garonne).
Commandant PLEIS

Compagnies : — Léna : Cap. ARGENCE

— Ney : Cap. BIJON

— Kléber : Cap. LINDER

— Rapp : Cap. FISCHER

— Corrèze (Lt MAXIME)

Effectif : 500 hommes environ.

Bataillon Mulhouse (avec ceux de Savoie, Haute-Savoie, Haute-Saône, Belfort).
Commandant DOPFF

Commandos : — Donon : Lieutenant SCHUMACHER

— Vieil-Armand : Lieutenant RONCON

— Belfort : Cap. DUFAY - Cap. DOLLFUS

Effectif : 500 hommes environ.



Pasteur Frantz

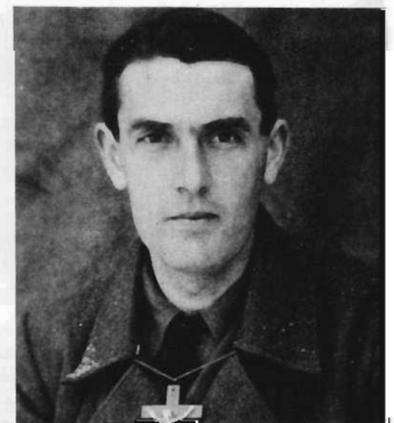
Les Aumôniers de la Brigade



Abbé Bockel



Pasteur Weiss



Père Bonnal

La crête est atteinte, la haute vallée de la Moselle s'ouvre au 2^e Corps d'Armée, l'opération de diversion entreprise par le général de Lattre dans les Vosges a pleinement réussi. Les combattants de la Brigade Alsace-Lorraine peuvent être fiers d'y avoir contribué pour une large part. Leurs pertes, hélas, ont été lourdes : 29 d'entre eux reposent dans le petit cimetière de Froideconche, près de Luxeuil, en-deçà de cette terre d'Alsace pour laquelle ils s'étaient battus et qu'il ne leur a pas été donné de revoir.

L. H. dit Lt D



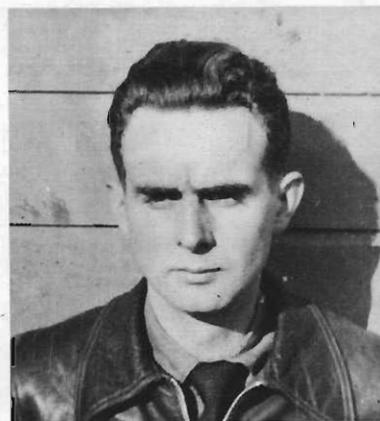
Cap. A. Peltre, tué en apportant les casques à ses camarades déjà en lignes.



Sept. 44 - Froideconche - La Brigade rend les honneurs à ceux qui viennent de tomber sur les Hauts de la Parère.



Le Cap. Bennetz-Guery et Lasignardie sur leur lit de mort à Froideconche.



Le Capitaine Bennetz dit Guery, commandant la Compagnie Verdun, mort en mission commandée.

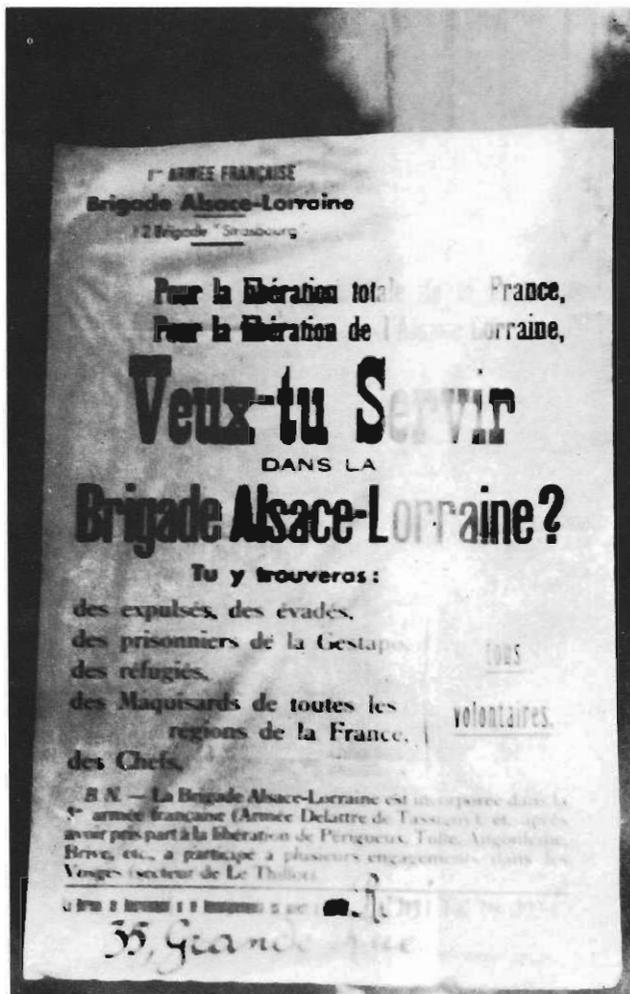


La stèle actuelle à Froideconche.



Les tombes de nos camarades au cimetière militaire de Froideconche (Haute-Saône).

Au repos à Remiremont, octobre 44...



A Remiremont devant le P.C. du Bataillon Strasbourg.



L'Aspirant Leyenberger, tué à Gerstheim, et Augustin Morgenthaler, tué à Ballersdorf.

Vers la fin octobre 44, la Brigade part au repos à Remiremont où elle est enfin équipée de neuf, du moins pour ce qui est de l'habillement, car l'armement et le matériel automobile restent inchangés.

Puis, elle séjourne quelques semaines dans les environs de GRAY, et tout en parfaissant sont instruction se tient prête à repartir en ligne, ce qu'elle fera le 22 novembre 1944.

... puis dans les environs de Gray

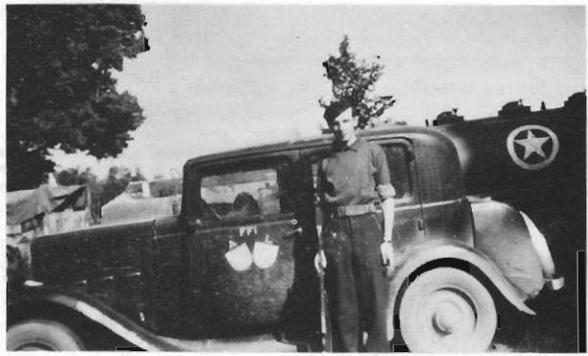


Novembre 44 - Oiselay près de Fretigney (Haute-Saône).





Sept. 44 - Froideconche - Les voitures « brigade » de tous types, y compris les citernes.



Bataillon Strasbourg - Popote des officiers.



Au repos : quelques-uns de Verdun.



Deux de Verdun...



Capitaine Bijon (père).



L'intendance suit.



... et deux de Iena.



Les lieutenants Maurel et Collaine.



Il passait pour le Commissaire du peuple.

20 novembre 1944

Pénétration en Alsace

14 novembre 1944 ! Un espoir fait vibrer le cœur de la 1ère Armée Française. Ce mois si froid et si sombre allait permettre au Général BETHOUARD de rompre le dispositif allemand au nord du Doubs.

Dès le soir du 21 novembre, le Général de MONSABERT signe l'Ordre Général 45 dans lequel il annonce à ses troupes l'arrivée des éléments de la 1ère Armée Française sur le Rhin « grâce aux longs efforts et aux durs sacrifices des 3e D.I.A., 1ère D.I.M., 1ère D.B., Groupements des G.T.M., et des éléments non endivisionnés, que pareil résultat put en partie être obtenu. »

La bataille, du 2ème Corps, menée depuis mi-septembre avait été destinée à aspirer les réserves ennemies dans les Vosges, action épuisante à laquelle la Brigade Alsace-Lorraine avait pris une part importante. Le cimetière de Froideconche en demeure le témoignage.

Au nord, la 2ème D.B. du Général LECLERC, rattachée à la 7ème D.I.U.S., se rue sur Strasbourg qu'elle délivre le 23 novembre 1944.

**

En Haute-Alsace, la persistance du mauvais temps gêne considérablement les opérations, retarde l'arrivée des renforts et interdit le ravitaillement. La défense allemande se raidit.

Tandis qu'au Sud de l'Alsace, la 1ère Armée Française atteint ses objectifs, le Commandement allemand lance de puissantes contre-attaques en direction de la frontière suisse pour tenter de couper l'axe de marche du 1er Corps. Il s'agit de la route de Delle, Courtelevant, Seppois, véritable cordon ombilical qui relie les avants blindés au reste de l'Armée.

Le 21 novembre, la Brigade ALSACE-LORRAINE, cantonnée en Haute-Saône, reçoit l'ordre de faire mouvement en direction du front.

Le 23 novembre, à Florimont, le Chef de Bataillon DOPFF, commandant le Bataillon MULHOUSE, reçoit pour mission de :

« empêcher l'infiltration ennemie venant du Nord par le bois de Seppois,

« garder libre le tronçon de la route traversant le bois de Seppois, pour le passage des convois. »

Moyens :

- 1 Commando (KLEBER - Capitaine LINDER)
- 1 Section (VIEIL-ARMAND - Lt PICARD)
- 3 Chars légers.

**

A deux pas de l'Alsace, dans une nuit noire et boueuse, tandis que la 1ère Section de VIEIL-ARMAND (Lt. PICARD) s'installe défensivement au carrefour de la route de Rechesy-Lepui, le capitaine LINDER, dont la Cie est rattachée au Btn. MULHOUSE, se porte sur le point menacé qu'il trouve totalement dégarni. Rapidement il met son dispositif en place. La 3ème section patrouille dans les bois aux abords de la route qui disparaît sous une couche

de boue. Vers une heure du matin une patrouille ennemie s'approche et manifeste sa présence par un coup de « Panzerfaust » dirigé sur un char déjà démoli.

Les convois français passent sans interruption.

Au cours de la nuit le Commandant DOPFF inspecte les emplacements de son Bataillon.

Le 24, à 7 heures du matin, l'ennemi se montre particulièrement agressif. Un convoi est l'objet d'un tir de mortiers venant du bois, les mitrailleuses lourdes du convoi attaqué ouvrent le feu sur les groupes ennemis qui se tiennent à l'orée de la forêt. A 10 heures, le capitaine LINDER attaque à la tête de ses hommes, au nord du bois, appuyé par les chars légers : il faut à tout prix donner libre passage à deux convois immobilisés près d'un transformateur en ruines.

La section BAUER tombe sur une forte résistance allemande, tandis que la section CHAMBEAU progresse normalement, appuyée par les trois chars légers. Grâce à cette opération et malgré les tirs des mortiers ennemis dirigés sur la route, les convois sont dégagés et poursuivent leur route.

A 13 heures, le 152e R.I. vient relever le Commando LINDER dont l'action avait arrêté l'infiltration de l'ennemi et permis au ravitaillement de s'achever. L'action se solde par un tué (Caporal BRISEBOIS) et 8 blessés dont le capitaine LINDER qui est évacué. Le Capitaine FISCHER prend le commandement. Il est lui-même blessé le soir du même jour et remplacé par le Capitaine MEYER.

Le Commando BELFORT (Cap. DOLLFUS) se porte sur Belfort en vue de participer aux opérations qui s'y poursuivent et notamment aux combats de rues.

Les 3 sections de VIEIL-ARMAND et le Commando DONON, restent en réserve dans le village de Courtelevant où est également installé le P.C. du Btn. MULHOUSE. Le Btn. STRASBOURG cantonne le 24 au soir en terre alsacienne, à Bisel. Le 25 novembre dans la soirée, la Brigade atteint Carspach, où elle subit un très violent tir d'artillerie. Elle cantonne à Altkirch.

**

Altkirch respire à peine. Elle semble se réveiller d'un mauvais rêve de 4 années. Cette nuit elle n'est pas encore au bout de ses peines. Autour de la ville, les Allemands résistent. Ils tiennent d'une part, au Sud, le carrefour des routes de Dannemarie, Carspach et, d'autre part, tous les environs nord et ouest de la ville. Altkirch, dans la nuit, a l'aspect d'une citadelle, autour de laquelle, dès le lendemain, va se dérouler la bataille.

Le 26 novembre, la Brigade est étalée dans le secteur entourant Altkirch. L'opération, ce jour, se développe de part et d'autre de la ville, au nord, en direction de Burnhaupt et à l'ouest en direction de Dannemarie.

A l'aube, le Bataillon STRASBOURG reçoit l'ordre de se tenir à la disposition du C.C.4 de la 5ème D.B. à Carspach.

Dans ce secteur trois actions simultanées sont conçues par le Colonel SCHLESSER, ayant pour but d'occuper Dannemarie, l'une par l'axe principale Carspach-Dannemarie, les deux autres par les routes sud et nord, convergeant sur Dannemarie, la base de départ étant Carspach. La Brigade a pour mission :

« Soutien de chars de la 5e D.B. agissant sur l'axe principal Altkirch-Dannemarie ainsi que sur les routes nord-sud convergeant vers cette localité. »

La mise en place se fait rapidement. Les hommes de la Brigade montent sur les chars, avec une section de la Légion Etrangère.

L'attaque se déclanche à 8.30 h. Deux colonnes blindées poussent, l'une en direction du nord, l'autre en direction de Fulleren. Celle du nord est appelée à se scinder à 2,5 km à l'est de Ballersdorf.

VERDUN et VALMY débouchent au carrefour nord de Carspach et sont aussitôt accueillis par un violent tir de mortiers venant des ondulations nord-est, dominant la route et où l'ennemi dispose de bons observatoires et de positions de tirs favorables au harcèlement.

La progression se poursuit néanmoins, car la mobilité de la colonne la rend moins vulnérable. Les bois à droite et à gauche de la route grouillent d'Allemands.

Arrivé à la bifurcation de la route de Hagenbach, un peloton de chars, appuyé par le Commando VALMY, (Capitaine GANDOUIN) et une section de VERDUN (Lt. BERNARD, Asp. LEYENBERGER), se fraie un chemin à travers les obstacles semés par l'ennemi au cours de sa retraite, dans le bois de Carspach, à la hauteur de la maison forestière.

Pendant ce temps, deux sections du Commando VERDUN poursuivent leur progression vers Ballersdorf.

Vers 12.30 h, nos troupes qui ont déjà perdu 3 chars, arrivent à hauteur de la chapelle, à l'entrée de Ballersdorf, où elles se heurtent à une forte résistance ennemie.

La section de l'Aspirant MALNORY se déploie au nord du village avec mission de manoeuvrer les résistances allemandes et de leur interdire la sortie sur Dannemarie. La section de l'Adjudant GUERMANN se porte par le sud à l'extrémité ouest du village et en entreprend le nettoyage. Certaines maisons occupées par l'ennemi, offrent à celui-ci de magnifiques champs de tir. Presque chaque habitation est transformée en Blockhaus. Les S.S. ont pris soin de s'enfermer dans les caves avec les habitants, obligeant nos hommes à prendre de sévères précautions pour ne pas atteindre les civils. Le village est enlevé maison par maison. L'Aspirant MALNORY est blessé ; en se portant à son secours, le soldat Augustin MORGEN-THALER est tué d'une balle de mitrailleuse. Le Capitaine FIGUIERE trouve la mort en abordant le village de front.

A 16 heures, **Ballersdorf est libéré**. Soixante prisonniers se rendent, dont un chef de bataillon. Un important matériel, dont deux canons de 88, reste sur le terrain.

Cependant, à la même heure où se déroulait l'attaque de Ballersdorf, l'élément blindé, appuyé par VALMY et une section de VERDUN avance sur Hagenbach et arrive au chemin forestier menant à Dannemarie.

Les sections descendent des chars et poursuivent à pied. Tandis que VALMY se rabat sur Dannemarie, la

section de VERDUN pousse résolument en avant sans rencontrer de résistance et parvient au village de **Hagenbach** où elle se heurte à un barrage de plusieurs armes automatiques. Cette résistance est très vite réduite.

Les chars arrivent à l'entrée de la localité et débouchent sur le canal du Rhône au Rhin pour assurer la tête de pont. Le premier char vient de passer lorsque le pont saute derrière lui, mais sera aussitôt rétabli par une compagnie du 101ème Régiment du Génie ; ce sera chose faite dans la soirée. L'ennemi retranché dans la tuilerie, ouvre le feu, blessant deux hommes près du pont. Une rapide intervention de l'aspirant LEYENBERGER permet la capture de 15 Allemands. Le Lieutenant BERNARD pousse une reconnaissance en direction d'Uberkumen et ramène un prisonnier.

Tandis que se déroule simultanément la manoeuvre sur Ballersdorf et celle de Hagenbach, l'élément blindé soutenu par le Commando VALMY poursuit sa progression sur le chemin forestier de Vordergod et de Hasenberg, débordant Ballersdorf par le nord. Il atteint dans la soirée la ferme Ziegelscheuer aux abords immédiats de Dannemarie.

Il est 16 heures, VALMY a déjà perdu une vingtaine d'hommes, tués et blessés par les feux ennemis provenant du viaduc situé en face de la ferme Ziegelscheuer.

Le Lieutenant DUBOURG, blessé, est évacué.

Au matin de ce même jour, à l'est d'Altkirch, l'attaque se développe en direction de Burnhaupt.

Dans l'après-midi, deux commandos (VIEL-ARMAND et DONON) du Btn MULHOUSE, se portent sur Aspach, près d'Altkirch, avec mission de :

« protéger le flanc droit des unités blindées en progression, nettoyer le bois au sud-est du village d'Aspach. »

Moyens : Deux Commandos, VIEIL-ARMAND et DONON

Au cours de la marche d'approche, le soldat ZUNDEL saute sur une mine, il est tué sur le coup.

Dans la soirée, une fraction du Btn MULHOUSE, composée des commandos DONON et KLEBER, se porte sur Ballersdorf, base de départ pour l'attaque prévue pour le lendemain.

Le Commando VIEIL ARMAND du Lieutenant RONCON est dirigé sur Hagenbach, la 4ème Section du Commando, commandée par le Lieutenant ROYER se porte sur la crête à 50 mètres, en deça du pont de chemin de fer de la route Carspach-Fulleren. Sa mission consiste à protéger les éléments avancés de blindés dont un char avait sauté sur une mine. La section s'installe défensivement à gauche du coude de la route, face au bois Dockenberg.

La journée du 26 a été caractérisée :

- par une action particulièrement violente et incessante d'une artillerie allemande nombreuse et active, à Ballersdorf en particulier, où plus de 500 arrivées d'obus ont été enregistrées dans le milieu de l'après-midi.
- par l'acharnement apporté par l'ennemi à la défense de Ballersdorf, dernier village couvrant le bastion de Dannemarie. Le seul officier ennemi survivant déclare avoir reçu pour mission de tenir le village à tout prix.
- par le nombre relativement élevé des prisonniers qui s'élève à 650 dont plusieurs officiers.

Toute la nuit du 26 au 27, les positions françaises qui viennent d'être occupées autour de la ferme

Ziegelscheuer sont violemment prises à partie par l'artillerie allemande dont Dannemarie est littéralement ceinturée. Les unités sont mises en place au cours de la nuit, prêtes à foncer à l'aube. Dannemarie apparaît comme un bastion sérieusement tenu.

A 8.30 heures, les blindés repartent en direction de l'usine, couvrant la progression de l'Infanterie. Les sections CHAMBEAU et BAUER poussent en avant le long de la ligne de chemin de fer. L'ennemi réagit vigoureusement et semble décidé à tenir. L'infanterie française se déploie de part et d'autre de la route. Malgré la nuit passée sans abris et sans repas chaud, les Commandos se battent magnifiquement.

Les autos-canon allemands embusqués dans les vergers se démasquent et font feu de toutes leurs pièces, mais ne parviennent pas à briser l'élan des nôtres. L'infanterie progresse par bonds.

Dès le début de l'attaque le Commandant ANCEL est blessé et évacué. Le Chef de bataillon DOPFF prend le commandement.

Les commandos DONON et KLEBER qui se trouvaient en réserve s'intègrent dans le dispositif d'attaque et abordent la localité face au sud.

Il faut plusieurs heures de combat pour réduire l'ennemi au silence.

En abordant les premières maisons, le Capitaine GANDOUIN est blessé, le Lieutenant MOTTI prend la tête du Commando VALMY.

De nombreux Allemands se rendent.

BARK fait sa jonction avec VALMY à l'entrée nord-est du village, le Commando DONON s'y engouffre par le sud.

La défense ennemie est surtout à base de canons antichars et de blindés. Les tirs d'interdiction de l'artillerie allemande sont des plus violents. L'attaque se déroule normalement malgré l'opiniâtre résistance à laquelle les nôtres se heurtent. Vers midi, les premiers éléments français arrivent vers l'église et font sauter les dernières résistances ennemies. Une demi-heure après, **Dannemarie est entièrement entre nos mains.**

Les éléments de la Brigade Alsace-Lorraine s'installent défensivement aux sorties de Dannemarie et s'emparent d'un important matériel dont un train blindé.

L'ennemi est obligé de céder une position âprement défendue. Après la chute de Dannemarie, bastion central de la ligne Rougemont-Seppois et le franchissement du canal en plusieurs points, l'ennemi est contraint de battre en retraite. La perte d'une position pour laquelle il avait prélevé une partie importante de ses moyens en désorganisant d'autres secteurs, l'oblige à évacuer la Haute-Alsace.

✽

Le dispositif allemand est disloqué.

La manoeuvre sur Dannemarie contribue à l'ouverture de la route de Belfort qui est d'une importance vitale pour les troupes françaises engagées en Alsace.

Dans cette opération, menée avec tant d'acharnement, la Brigade Alsace-Lorraine a payé un lourd tribut de sang : la reconquête de la terre d'Alsace a coûté cher à ses fils.

Octave LANDWERLIN



Nov. 44 - Courtelevant - Compagnie Vieil-Armand - Bataillon Mulhouse.



Les restes de l'armée allemande en déroute...



... et la désolation.



En pénétrant en Alsace.



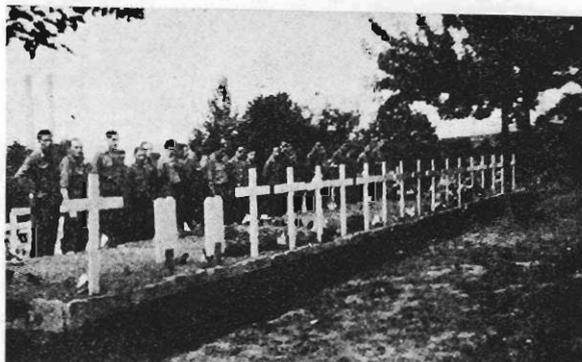
Prisonniers allemands à Altkirch.



Nov. 44 - La gare de Mulhouse.



Déc. 44 - La Compagnie Kléber à la sortie d'une messe d'action de grâce en l'église Saint-Etienne de Mulhouse.



Les tombes de nos camarades à Altkirch.



26 nov. 44 - Dans Altkirch à peine libéré les habitants effacent les slogans nazis.

1^{re} ARMÉE FRANÇAISE
5^e DIVISION BLINDÉE

P. C., le 29 novembre 1944.

ETAT-MAJOR
Cabinet
N° 1318/Cab.

ORDRE GÉNÉRAL N° 25

**OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS
DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE**

Du 24 au 28 novembre 1944, vous avez, sous les ordres du Colonel MALRAUX, participé aux combats que mène la 5^e Division Blindée pour la libération de notre sol.

Partout vous avez été mêlés à notre action.

A BALLERSDORF et à DANNEMARIE où l'ennemi s'accrochait avec une farouche ténacité, votre participation au succès final a été d'une importance capitale.

Vos pertes ont été lourdes, Lorrains et Alsaciens, vous avez baigné de votre sang le sol de l'Alsace, votre terre natale, si chère au cœur de tous les Français.

Je salue vos mères, je m'incline devant vos blessés. Leur sacrifice n'aura pas été vain, bientôt l'Alsace entière sera délivrée.

Vous nous quittez pour d'autres combats. Je souhaite que le hasard des batailles nous réunisse à nouveau. Vous serez toujours accueillis parmi nous avec joie et dans cet esprit de fraternité, né de ces jours derniers, des épreuves subies et des succès remportés en commun.

Le Général DE VERNEJOU,
Commandant la 5^e Division Blindée.

Strasbourg, notre obsession

Le 23 novembre 1944, faisant hisser le drapeau français à la flèche de la Cathédrale de Strasbourg, le Général LECLERC signifiait que la 2^e D.B. venait de libérer la Ville.

Libération audacieuse, consolidée du 23 au 27 novembre par les F.F.I. du Cdt François, formés dans l'ombre depuis de longs mois.

Le 28 novembre, la 3^e D.I. de la VII^e Armée américaine venait remplacer la Division LECLERC à Strasbourg.

La Division LECLERC poursuivait son offensive vers le Sud, tentant sans succès d'atteindre Colmar dans un mouvement symétrique de celui tenté également sans succès depuis Mulhouse par la 1^{ère} Armée Française du Général DE LATTRE DE TASSIGNY. Celle-ci venait de libérer Mulhouse et le Sud du département du Haut-Rhin, en une bataille dans laquelle la Brigade Alsace-Lorraine avait été durement engagée.

**

L'arrivée à Strasbourg, toujours le 28 novembre, du Commissaire Régional de la République, Charles BLONDEL, et du Préfet du Bas-Rhin, Gaston HAELING, manifestait certes la volonté du Gouvernement provisoire de restaurer la légalité républicaine en Alsace, mais ne constituait pas un contrepoids sensible à la présence militaire américaine.

D'où, le 30 novembre, le message de Charles FREY au Général DE LATTRE, le suppliant d'envoyer à Strasbourg des forces françaises, précisant : « par exemple des brigades alsaciennes ».

Cette demande allait dans le sens des ambitions du Général DE LATTRE, un peu jaloux de n'avoir libéré « que » Mulhouse, alors que LECLERC avait libéré Strasbourg.

Quant aux volontaires et aux chefs de la Brigade Alsace-Lorraine, poursuivre dans le Bas-Rhin les combats en cours dans le Haut-Rhin parachèverait l'accomplissement de la mission assignée dès 1943 par le Comité Directeur de la Résistance Alsacienne au Groupement Mobile d'Alsace Sud, dont le réseau clandestin et les maquis avaient formé la Brigade Alsace-Lorraine.

L'ordre du Général DE LATTRE de faire mouvement sur Strasbourg fut porté à André MALRAUX qui commandait la Brigade, par André CHAMSON, avec le commentaire : « Il faut que la 1^{ère} Armée soit présente à Strasbourg. Elle le sera avec une Unité dans laquelle tous les Alsaciens se reconnaissent ».

Le 5 décembre 1944, transportée par les véhicules de la 1^{ère} Armée, la Brigade contourne les Vosges et arrive à Strasbourg, fête la Saint-Nicolas, avec ses trois Bataillons « Strasbourg », « Metz », « Mulhouse ».

Le 7 décembre, le Colonel BERGER (André MALRAUX) et le Colonel P.E. JACQUOT installent le P.C. de la Brigade au Roseneck, en face du P.C. des

F.F.I. de Strasbourg, soulignant ainsi leur communauté d'action et d'objectifs.

**

Le dimanche 17 décembre 1944, la Brigade Alsace-Lorraine et ses chefs sont conviés à la première messe que célèbre, dans sa cathédrale retrouvée, Mgr Charles Eugène RUCH, évêque de Strasbourg.

Réfugié à Trélissac, près de Périgueux, il avait manifesté avec intransigeance son refus, dès 1940, de l'annexion de fait de l'Alsace et plus tard de la collaboration pratiquée par le Gouvernement à Vichy.

Le 14 décembre, il avait fait sa première visite au Mont Ste-Odile, où une section du Commando IENA de la Brigade lui rend les honneurs.

Le 17 décembre était le premier dimanche suivant la fête de sainte Odile, patronne de l'Alsace. Dans l'homélie que l'évêque lui avait demandé de prononcer, Pierre BOCKEL, l'un des Aumôniers de la Brigade Alsace-Lorraine et qui en fut un des fondateurs, souligna la coïncidence symbolique de cette fête et de l'acte en train d'être accompli dans la Cathédrale de Strasbourg par ceux qui, « dans cette ville même ou en exil, avaient résisté, souffert, lutté et prié pour que l'Alsace revive dans la liberté française ».

Dans la nef de la Cathédrale, aux côtés de quelques chefs de la Résistance alsacienne, du Général SCHWARTZ, Gouverneur Militaire de Strasbourg, et d'un représentant du Commissaire Régional de la République, se tenait André MALRAUX dans sa fantaisie tenue de Colonel d'aucune arme.

**

Mais, nous ne savions pas encore que, la veille de ce culte d'action de grâce et d'espérance, c'est-à-dire le 16 décembre, le Maréchal von Rundstedt venait de lancer l'offensive des Ardennes.

Et nous n'imaginions pas que, dix jours plus tard, la stratégie du Général Eisenhower comporterait l'abandon de Strasbourg pour raccourcir le front de défense allié ; que s'opposant au Commandant Suprême des Forces Alliées, le Général de Gaulle et le Général de Lattre décideraient de conserver Strasbourg dans un dispositif militaire purement français.

Entre le départ d'Alsace de la Division Leclerc le 30 décembre en direction du Nord de la Lorraine où pouvait déferler l'offensive allemande venant des Ardennes et l'arrivée, le 4 janvier, des premiers éléments de la 1^{ère} D.F.L. et de la 3^e D.I.A., le front de 50 km, allant de Gambenheim par le Port du Rhin jusqu'à Rhinau, serait tenu par trois cents F.F.I. du Cdt François, deux escadrons de la Garde Mobile et la Brigade Alsace-Lorraine.

Ainsi, la Brigade Alsace-Lorraine, si elle n'avait pas libéré Strasbourg, aurait le redoutable honneur de défendre la Ville contre le retour des troupes ennemies et les représailles de la Gestapo.

Bernard METZ

Leclerc et la 2^e D.B. venaient de libérer Strasbourg



Strasbourg meurtri, mais
Strasbourg notre obsession.

Habitants de Strasbourg

26 ans et un jour après l'anniversaire de 1918, La France a repris STRASBOURG.

Pendant la lutte gigantesque de 4 années menée derrière le Général de GAULLE, la flèche de votre cathédrale est demeurée notre obsession.

Nous avons juré d'y arborer de nouveau les couleurs nationales, c'est chose faite.

Je vous demande maintenant de saluer avec respect nos compagnons d'armes, officiers, sous-officiers et soldats. Ils ont chargé héroïquement pour franchir les Vosges et libérer Strasbourg.

Je salue avec émotion ceux qui sont tombés.

Habitants de Strasbourg! La France et ses alliés ne recommenceront plus la faute d'hier, l'envahisseur ne reviendra.

VIVE LE GÉNÉRAL DE GAULLE!

VIVE L'ALSACE!

VIVE LA FRANCE!

Le Général LECLERC



24 novembre 44 - Première revue des troupes par Leclerc, place Kléber, le lendemain de la Libération.



Le Général de Gaulle passant en revue un détachement de la Brigade à Strasbourg.



Le Général Schwartz, Gouverneur militaire de Strasbourg, et le Colonel Berger passent en revue un Commando de la Brigade.



Le Lt Streif, tué en sautant sur une mine au Mont Ste-Odile.



Déc. 44 - Devant la mairie de Strasbourg.



Déc. 44 - Place Kléber - Le Colonel Berger en conversation avec le Pasteur Weiss, Aumônier de la Brigade.



Déc. 44 - Schirmeck fête sa libération.



Faute de fanfare, on chante la Marseillaise.



L'accueil des Alsaciennes à Schirmeck...



... et à Westhoffen.

Dans Strasbourg et ses faubourgs, déc. 44 et janvier 45



A Neuhof - La Compagnie Valmy du Bataillon Strasbourg.



CHR - Bataillon Strasbourg.



Bataillon Strasbourg - E.M.



Photo de famille - Portail Sud de la Cathédrale.



Le Cap. Gandoin et quelques officiers de la Compagnie Valmy du Bataillon Strasbourg.



Le Colonel Jacquot et quelques officiers décorés.



Le Colonel Jacquot décorant le Lt Innocenti.



Déc. 44 - Strasbourg-Neuhof - Compagnie Bark - Bataillon « Strasbourg ».



Janvier 45 - Strasbourg-Neuhof - Remise de décorations par le Colonel Jacquot.

DEFENSE DE STRASBOURG

En vue de renforcer la défense de Strasbourg, la Brigade ALSACE-LORRAINE est dirigée sur cette ville. Elle est la première unité de la 1ère Armée Française entrant dans Strasbourg libéré. Elle relève de l'autorité du Général SCHWARTZ, Gouverneur intérimaire de Strasbourg.

Le Colonel MALRAUX, à son arrivée, installe son P.C. à Strasbourg, au Roseneck, tandis que les Bataillons de la Brigade stationnent entre Lingolsheim et Strasbourg, constituant les réserves stratégiques sur les axes d'approche, prêts à intervenir sur les secteurs menacés de la ville.

Le 13 décembre, le Commando IENA, sous les ordres du Lt STREIFF, fait mouvement sur le Mont Ste-Odile pour y effectuer une opération de nettoyage et y établir ses cantonnements. La première section rend les honneurs à Mgr. RUCH, Evêque de Strasbourg, lors de sa première visite au Monastère libéré.

Au cours d'une opération de déminage, près du Monastère, le Lieutenant STREIFF est tué par une mine.

Par la suite le Cdo IENA se porte à Gerstheim pendant que le Commando KLEBER s'installe à Schirmeck.

BARK se porte au nord de Strasbourg à Weyersheim, où il reste du 22 au 30 décembre.

VALMY se place en bordure de Neudorf, au sud-est de Strasbourg. Le 31 décembre BARK, relevé de Weyersheim, se porte aux avant-postes aux sorties sud-est de Sélestat, les Commandos IENA et KLEBER, en font de même.

La veille de Noël, le bataillon MULHOUSE renforcé d'un commando du Bataillon Metz, se porte en entier sur le Rhin, avec P.C. à Plobsheim.

✱

Le 1er janvier, les jours sombres de Strasbourg ne font que commencer.

Dans le saillant des Ardennes, VON RUNDSTETT a lancé une formidable contre-offensive. Pour stopper la ruée ennemie, le Commandement américain se voit dans l'obligation d'effectuer d'importants prélèvements de troupes.

Le 31 décembre, dans les Basses-Vosges, région de Bitche, la 71ème D.I.U.S. est attaquée à son tour.

Pour réduire la longueur de ses lignes, le Haut-Commandement américain envisage un repli général sur les Vosges. Cette décision qui, du point de vue militaire est logique et conforme à la plus raisonnable des stratégies, se heurte toutefois à l'opposition française.

L'honneur de l'Armée française exige, en effet, que pareil désastre ne puisse se produire. Non ! Strasbourg ne doit et ne peut retomber entre les mains de l'ennemi !

Depuis le 28 décembre, le secteur de la Brigade Alsace-Lorraine s'étend du nord-est de Plobsheim aligné sur le Rhin, jusqu'au village de Daubensand, épaulé au nord par les éléments américains et au sud par un bataillon de la D.I.M. qui venait de relever la 2e D.B. Dans le cadre de la défense sud de Strasbourg, la Brigade a pour mission : « d'assurer la couverture du Rhin sur une ligne Plobsheim-Daubensand. surveiller étroitement le cours du Rhin sur l'étendue du secteur, pour déceler toute tentative de franchissement de l'ennemi. »

Dans la nuit du 2 au 3 janvier, les troupes américaines se retirent à l'ouest des Vosges.

✱

En raison de la situation peu étoffée de ce front créé par le repli américain, l'ennemi est constamment tenu en haleine par d'incessantes patrouilles. Ces patrouilles que le Colonel Commandant la Brigade prescrit de multiplier, donnent à l'ennemi l'impression d'une très forte couverture française. Des éléments allemands de reconnaissance sont très souvent accrochés.

A la suite de l'offensive de VON RUNDSTETT, le front est de Strasbourg est totalement dégarni. Il n'y reste plus qu'un mince rideau de F.F.I.A.

Le manque d'appui d'artillerie se fait cruellement sentir : les casemates que l'ennemi n'avait pas eu le temps de faire sauter, se trouvent pour la plupart inondées. La fatigue se fait vivement ressentir. Cependant, l'ordre du Général de GAULLE est formel : tenir sans esprit de recul la ceinture fortifiée de Strasbourg. Dans la nuit du 2 au 3 janvier, le Général DE LATTRE a, en effet, reçu l'ordre de défendre Strasbourg, coûte que coûte.

Devant la menace dont la capitale de l'Alsace est l'objet, la 3ème D.I.A. se porte le 5 janvier au matin au nord de Strasbourg. Le front français s'étend alors sur une longueur de 220 km.

Le 5 janvier, l'ennemi entreprend son action en direction de Haguenau.

Le 7, il prend l'offensive au sud de Strasbourg. L'Alsace repasse au premier plan des préoccupations militaires allemandes.

Jusque là, la Brigade Alsace-Lorraine et la 1ère D.F.L. avaient conjugué leurs efforts pour fixer l'ennemi en restant constamment collés à lui.

Sur le front du Rhin l'ennemi manifeste son activité par d'assez fortes patrouilles essayant de franchir le Rhin en barque et de s'infiltrer dans nos lignes, pour tâter notre dispositif. Il est partout repoussé. Des tirs d'armes automatiques sont fréquemment échangés de part et d'autre.

Le Bataillon Mulhouse occupe le sous-secteur sud de Strasbourg entre le pont du petit Rhin (Manufacture des tabacs) jusqu'au Fort Hoche inclus.

Octave LANDVERLIN



Janvier 45 - En patrouille le long du Rhin.



Janvier 45 - Compagnie Vieil-Armand au Tournant du Rhin.



« Les clochards d'Alsace, de Dordogne, de Corrèze... »



Char allemand immobilisé près de Gerstheim.



Ravitaillement d'un poste de combat.



Lt Rousselot, commandant les Compagnies Verdun et Valmy à Gerstheim, lors de l'offensive allemande, en janvier 45.

La Garde du Rhin Français



Au Tournant du Rhin.



Janvier 45 - Le Pont de Krafft - C'est sur le nouveau pont que l'on a apposé la plaque rappelant les combats de la 1ère D.F.L. et de la Brigade Alsace-Lorraine.



Et les travaux de tous les jours.



Surveillant l'ennemi.



Avec la Compagnie Verdun.



Au Fort Hoche avec la Compagnie Vieil-Armand.

L'attaque ennemie du 7 janvier 45 au sud de Strasbourg

Mission :

- Interdire le franchissement du Rhin par l'ennemi ;
- Couvrir le flanc gauche du B.M. 24 de la 1ère D.F.L.
- Tenir le bastion de Gerstheim jusqu'à l'extrême limite des forces et des moyens.

Moyens :

- 2 commandos de 180 hommes (VALMY et VERDUN).

Armement léger, Mitrailleuses et F.M., un bazooka, aucune artillerie, aucune liaison radio.

Au sud de Gerstheim, il importe d'enrayer au plus tôt toute tentative ennemie en direction du nord et d'interdire aux assaillants l'accès de la route de Strasbourg par le pont de Krafft, pour permettre ainsi l'arrivée des réserves stratégiques françaises.

Du côté allemand tout est prêt. Le 5 janvier, le Général von MAUR, commandant en chef du groupe d'armée du Haut Rhin, lance un ordre du jour à ses troupes dans les termes suivants :

« Je mets en vous toute ma confiance et tous mes espoirs pour annoncer au Führer que la Croix Gammée flotte à nouveau sur Strasbourg. »

Dimanche 7 janvier, à 6 heures du matin, une trentaine de chars de la Brigade blindée FELDERENHALLE déclenchent leur attaque en partant de la poche de Colmar. C'est une violente poussée en direction nord, ayant pour premier objectif le pont de Krafft et, comme but plus lointain, Strasbourg ; l'action est de taille.

Cette offensive se développe entre l'Ill et le canal du Rhône au Rhin. Les intentions de l'ennemi sont dévoilées.

A 10 heures et demie, le Lt CANIOU du Commando VERDUN et l'aspirant LEYENBERGER partent de Gerstheim dans l'espoir d'arriver au pont de Krafft avant l'ennemi afin de rendre compte de notre situation exacte au Commandement. Ils arrivent au pont en même temps que les premiers chars ennemis. L'aspirant LEYENBERGER est frappé d'une balle en plein front ; le Lt CANIOU est capturé.

A 11 heures du matin, l'ennemi atteint le pont sur le canal près de la sucrerie d'Erstein, à hauteur de Krafft, puis coupe nos liaisons en établissant un barrage entre le canal et le Rhin.

La poche englobant Obenheim tenu par le B.M. 24 de la 1ère D.I.M. et Gerstheim tenu par le Commando VALMY, renforcé du Commando VERDUN, est fermée.

Lundi 8 janvier, au début de l'après-midi, un avion allemand passe. Il lance des tracts incitant les hommes à se rendre « à conserver notre honneur et nos vies à nos familles... et nous invitant à nous présenter devant les lignes allemandes... en agitant le présent tract... en cas de refus... mourir sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemandes... ».

Le P.C. des bastions d'Obenheim et de Gerstheim se trouve à Obenheim. Entre les deux villages la liaison téléphonique est coupée le 7 janvier vers midi

mais rétablie le soir même. Le lendemain matin elle sera définitivement coupée.

Les patrouilles du B.M. 24 parties d'Obenheim ne peuvent prendre contact avec les éléments de la Brigade.

Par suite de l'offensive allemande et de l'installation de l'ennemi sur le canal du Rhône au Rhin, tout le dispositif de défense doit être modifié. Primitivement, il était orienté uniquement vers le Rhin. Maintenant il faut se garder aussi du nord (direction de Krafft), de l'ouest (canal du Rhône au Rhin) et des infiltrations qui pourraient se faire par le sud entre Obenheim et Gerstheim.

Au nord de Gerstheim, à environ mille mètres, trois chars « Tigre » s'installent en surveillance. Ils n'osent s'approcher, un des leurs ayant été détruit par un canon de 57 à 50 mètres au sud du pont de Krafft. L'un d'eux ouvre le feu sur le clocher de l'église protestante. Aucune riposte n'est possible, les armes lourdes faisant absolument défaut. Le Lt ROUSSELOT commandant l'ensemble des deux commandos VALMY et VERDUN demande un tir d'artillerie par l'intermédiaire du P.C. d'Obenheim. Ce tir n'a aucun résultat positif.

Le lundi matin, 8 janvier, peu avant que « COQUELICOT » (indicatif du P.C. d'Obenheim) ne réponde plus, un nouveau tir est demandé, ayant pour objectif les chars ennemis. Tir trop court.

La fatigue des hommes est extrême. Plus d'une semaine de guet continu dans les trous remplis de neige, le manque total de sommeil ont réduit considérablement les moyens physiques. Quant au matériel, il ne reste plus que les armes individuelles, les F.M. et l'unique bazooka.

Mardi matin, 9 janvier, le char qui, le jour précédent, avait endommagé le clocher de l'église protestante, tire maintenant sur le clocher de l'église catholique. Vers midi l'ennemi entreprend de traverser le canal du Rhône-au-Rhin et cherche à s'infiltrer dans notre dispositif. Les obus du « Train Bleu » s'abattent sans arrêt et leurs lugubres hurlements sont particulièrement démoralisants. Malgré cela nos hommes tiennent bon et tirent de toutes leurs armes jusqu'à épuisement total des munitions, infligeant de lourdes pertes à l'assaillant. Les F.M. à eux seuls tirent plus de dix mille coups tandis que les feux des chars se concentrent sur Gerstheim.

A l'ouest de Gerstheim, un char allemand parvient à franchir le canal, pendant que les autres engins attaquent au nord, appuyés par l'infanterie de la 198ème I.D. Les hommes sont arrivés à l'extrême limite de leurs forces et de leurs possibilités. Il ne reste plus qu'à envisager la reddition ou l'anéantissement complet. Vers cinq heures du soir les abords nord et nord-est sont déjà aux mains de l'ennemi qui surveille les intervalles.

L'ordre est donné au Commando de se replier en direction du sud-ouest, en vue de rejoindre et de renforcer la garnison d'Obenheim.

Dans un isolement complet, privé de matériel anti-char, démuné de tout appui d'artillerie, ayant épuisé toutes ses possibilités de défense, n'ayant plus de munitions, la situation était devenue intenable.

Le repli vers le sud est décelé par l'ennemi qui déclenche aussitôt un puissant tir de barrage.

Devant l'impossibilité de se frayer un chemin en direction d'Obenheim (les munitions manquant même pour les armes légères) le Commando s'infiltré avec toutes ses armes le long du Rhin, en direction de Plobsheim. L'objectif est d'atteindre les positions françaises appuyées sur l'III. Le repli s'effectue de nuit dans des conditions tragiques, à travers les eaux plus ou moins gelées des bras du Rhin, par une température de — 18°. Toute la nuit le Commando progresse au travers du dispositif allemand ; les vêtements sont gelés, chaque mouvement fait cruellement souffrir les hommes dont les membres sont endoloris. La faim s'ajoute au froid et à la fatigue. Le moral est durement touché et les officiers doivent mettre tout en oeuvre pour empêcher le découragement de gagner.

A travers bois la colonne se dirige vers le Petit-Rhin qui est traversé à gué, pour atteindre finalement la rive du Rhin. Les Lts DUBOURG et MOTTI éclairent la marche, tandis que le Pasteur FRANTZ suit, tantôt en serre-file, tantôt au milieu de la colonne. Une seule volonté, un seul désir, ne pas connaître la reddition, ne pas subir les conditions de l'ennemi. Les armes, les vêtements gelés qui les recouvrent comme une chape pèsent lourdement dans le froid qui s'accroît.

Un des nombreux bras du Rhin se présente à nouveau. Il est profond, certains hommes ne savent pas nager, et à cette heure dans de pareilles conditions l'obstacle paraît infranchissable. Après de longues recherches on découvre une planche... ce sera véritablement la planche du salut, salut bien précaire, il est vrai, mais il permettra tout de même le passage.

Le Sergent DARTIGUE-PEYROU se présente comme volontaire. Il se déshabille et traverse à la nage, une corde nouée par une extrémité autour de la ceinture, l'autre fixée à la planche, les ceinturons et les bretelles de fusil sont assemblés et attachés à l'autre bout de la planche, permettant ainsi un système de va et vient. Mais sous le poids de la charge, la planche s'enfoncé et l'eau monte jusqu'à la ceinture des passagers de ce radeau d'un genre nouveau.

Sur la rive opposée le Sergent se revêt de ses vêtements raidis par l'eau qui a déjà gelé. Il y a plus de cent hommes à faire passer. A chaque opération on entend le frissonnement du soldat prenant contact avec cette eau glacée qui lui monte jusqu'au ventre. La moitié de l'effectif a franchi le bras du Rhin lorsque soudain une mitrailleuse ennemie ouvre le feu à proximité. Les balles traceuses rasant la tête des hommes. Un Officier prend la tête d'une patrouille pour reconnaître le terrain et établir la défense aux abords de la rive. Défense bien illusoire, car il n'est même pas question de répondre à ce tir, il n'y a plus de munitions et nos hommes en auraient-ils que les mécanismes gelés refuseraient de fonctionner. Il n'y a plus que le couteau que les mains glacées et raidies par le gel se refusent à tenir...

Le regroupement se fait à un kilomètre plus au nord. A chaque pas les pans des capotes gelées font un bruit de carton. Un marécage est là qu'il faut traverser. Il est gelé. Hélas ! la glace est trop faible pour soutenir le poids des hommes. Ceux-ci contournent l'étang, longeant les roseaux, et se dirigent vers l'ouest. Mais là encore ils trouvent de l'eau. Avant de continuer il faut faire le point.

Muets, les hommes reprennent la berge du Rhin et la marche vers le nord continue. L'examen de la carte a révélé qu'il y a encore un cours d'eau à traverser, puis un gros bras du Rhin, le Vieux-Rhin, à cet endroit la colonne arrivera à la hauteur de Plobsheim et il suffira s'obliquer vers l'ouest. Le petit cours d'eau est atteint... amère déception : les bords sont à pic ! Une très longue perche ne permet même

pas d'atteindre le fond de l'eau et il y a 30 à 40 mètres à franchir. Le Sergent DARTIGUE qui s'était déjà présenté comme volontaire au premier obstacle et le caporal ZEZOS repassent l'eau à la nage, laissant leurs vêtements sur le rivage. De l'autre côté, complètement nus, ils s'engagent dans le bois, essayant d'atteindre les avant-postes français.

Vers six heures du matin, le Pasteur FRANTZ, qui surveille les alentours, entend un faible appel : « allo VALMY » ; l'appel est suivi de craquements de branches.

Le jour s'est entièrement levé. De l'autre côté, sur la rive opposée, des hommes sortent des talus. Ce sont les camarades du Bataillon METZ qui mettent deux barques à l'eau. Des fusils-mitrailleurs sont en batterie, les tireurs à leur pièce, couchés dans la neige. Le Colonel Jacquot est là de même que l'aumônier BOCKEL.

L'alerte avait été donnée vers une heure du matin. Tous les points du secteur sont renforcés afin de parer à toute attaque possible de l'ennemi.

Après la traversée on va se réchauffer à la ferme Schneider Michel. C'est là qu'au courant de la nuit les deux hommes sont arrivés exténués. Avant de s'évanouir, ils ont pu prononcer ces seules paroles : « VALMY... VERDUN... au secours... » sans pouvoir indiquer l'emplacement. Entre autres ils avaient les pieds gelés. Le fermier, auquel il convient de rendre un juste hommage, avait couru à Plobsheim avertir le P.C. du Commandant PLEIS. Les rescapés furent transportés dans les postes de secours, et les plus atteints évacués à l'hôpital...

Sept blessés cependant ont dû rester à Gerstheim avec le médecin auxiliaire WORINGER du Commando VERDUN qui a tenu à demeurer avec eux, de même que ses infirmiers. Ils ont été faits prisonniers. D'autre part, quatre hommes partis en patrouille ont disparu, l'un d'entre eux sera retrouvé tué.

* *

A l'issue de la Bataille d'Alsace, la mission du 2e C.A. reste la même.

« Interdire le franchissement du Rhin en portant l'effort de la défense sur la région de Strasbourg qui, en tout état de cause, doit être conservé. »

L'ennemi restant actif, les unités de la Brigade se tiennent en réserve dans les quartiers d'Illkirch-Graffenstaden.

La Brigade Alsace-Lorraine passe aux ordres de la 9e D.I.C. lorsque celle-ci prendra à son compte la défense de Strasbourg.

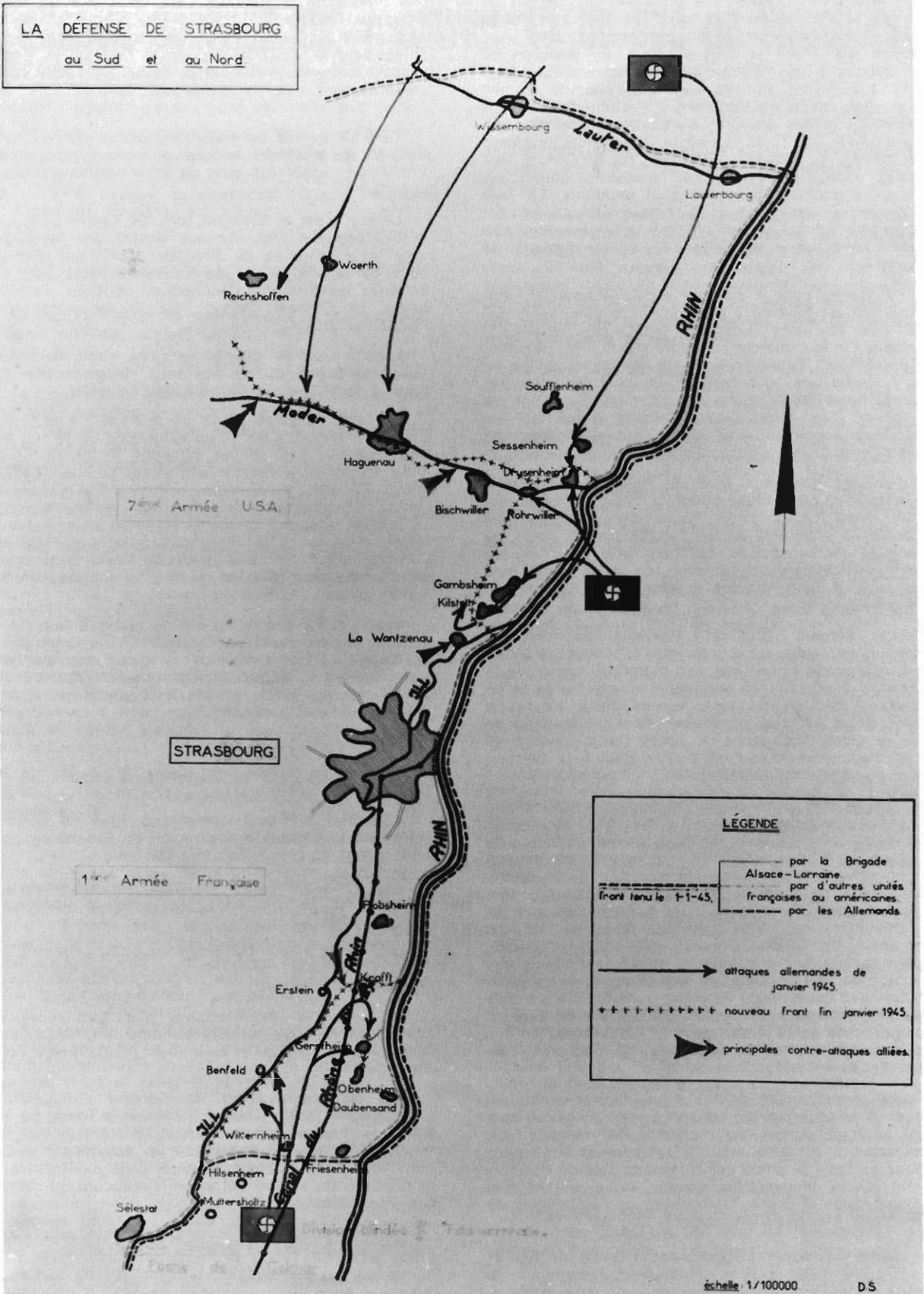
Le 11 février les Allemands n'ont pas réussi à rejeter les Français au-delà du canal du Rhône-au-Rhin et de l'III, comme ils en avaient pourtant reçu l'ordre.

Peu de temps après, le Général GUILLAUME commandant la 3e D.I.A. définissait la part de la Brigade Alsace-Lorraine dans le plan de la bataille défensive de Strasbourg par ces termes : « La résistance des Tirailleurs au nord, celle de Gerstheim et d'Obenheim au sud ont sauvé Strasbourg du retour des Allemands. »

Le sous-secteur sud reste toujours aux ordres du Colonel commandant la Brigade Alsace-Lorraine.

La Brigade occupera ce secteur jusqu'au 15 mars, date à laquelle elle est relevée. Début avril elle fait mouvement sur Munster pour former la 3e Demi-Brigade de chasseurs dont le Lt-Colonel JACQUOT prendra le commandement.

Octave LANDWERLIN



La défense de Strasbourg - Décembre 1944 à février 1945.



Février 45 - Dans les faubourgs de Strasbourg - Le Colonel Berger (André Malraux) entouré de quelques officiers de son E.M.



Janvier 45 - Eschau - Compagnie Vieil-Armand quelques jours avant l'offensive allemande.



Janvier 45 - Compagnie Vieil-Armand au cantonnement.

Janvier 45 - Plobsheim - Compagnie Iena - Ecluse 81 près du Pont de Krafft.



Janvier 45 - Plobsheim - Compagnie Kléber près de la Ferme Schneider Michel.

Janvier 45 - Compagnie Vieil-Armand près du Tournant du Rhin.



Une des dernières tournées du Colonel Berger dans les cantonnements.



Le Colonel Jacquot et le Cdt Dopff lors d'une prise d'armes.



Février 45 - Compagnie Vieil-Armand à Illkirch.



En attendant la revue.



Déc. 44 - Compagnie Vieil-Armand à Lingolsheim.



Compagnie Vieil-Armand - Un détachement avec le Lt Roncon.



Compagnie Vieil-Armand.



Février 45 - Quelques gars de la Cie Verdun à Illkirch-Graffenstaden.



Fév. 45 - Le Cdt Kuhlmann et le Pasteur Frantz en tournée de popote.



Elles furent nos ambulancières.



Janv. 45 - Plobsheim - Ambulancière et toubibs entre deux visites des avant-postes.



Infirmière d'étape, pour les soins de l'âme et du corps : Pasteur Frantz et Docteur Dorner.



Fév. 45 - Cap. Dolfus et Lt Kannel du Bataillon Mulhouse.

Ceux du Service de Santé



Janv. 45 - Plobsheim.



C'était l'unique ambulance de la Brigade du type Dodge. Le médecin O. l'avait « acquise » en secteur américain. La peinture utilisée pour ses soins et le numéro d'immatriculation appartenait toutefois en propre à la Brigade. Telle quelle, elle nous a rendu de grands services et fut remise en toute légalité à la Demi-Brigade de Chasseurs, issue de la B.A.L.



Et la Compagnie Auto

Schiltigheim - janvier 45.

Ces fantastiques camions qui nous ont pourtant amenés du Sud-Ouest en Alsace, grâce aux mécaniciens.



Compagnie Iena à Graffenstaden.

Eschau - Compagnie Vieil-Armand.

Lors de la Dissolution de Brigade

Compagnie Valmy à Fegersheim.



A Hipsheim.



A Fegersheim.

Mission accomplie

L'attaque ennemie est stoppée. La brigade reste toutefois en position de défense sur le Rhin et en lisière de la poche de Colmar. Le 8 février, la capitale haut-rhinoise est libérée par le général de Lattre. Le lendemain les derniers soldats allemands sont capturés sur le territoire français.

La mission de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine est terminée. Son objectif est atteint, non seulement son objectif militaire, la reconquête du territoire à laquelle elle a largement contribué et qu'elle a payé d'un lourd tribut de sang .. 60 morts, plusieurs centaines de blessés .. 58 disparus .. mais aussi et surtout son objectif moral, celui d'avoir fait participer une unité formée spécifiquement d'Alsaciens et de Lorrains à la libération de leur sol natal.

GOVERNEMENT MILITAIRE
DE
STRASBOURG
I^{ère} REGION MILITAIRE
ETAT MAJOR
I^{er} Bureau

Strasbourg le 27 Février 1945

Le 5 avril 1945 la Brigade Alsace-Lorraine est dissoute. Une page d'histoire régionale est définitivement tournée.

ORDRE N° 3

La BRIGADE ALSACE LORRAINE, aux ordres du Colonel MALRAUX, doit quitter prochainement les bords du RHIN et, depuis plus de deux mois, elle tient l'ennemi en échec dans des circonstances difficiles.-

Deja le THILLOT, DANIELLE, MULHOUSE et STRASBOURG avaient marqué ses glorieuses étapes.-

Alsaciens et Lorrains de cette Unité, venus spontanément à la bataille, peuvent être fiers de la part qu'ils ont prise à la bataille de l'ALSACE.-

Avant leur départ, le Général Gouverneur Militaire de Strasbourg, tient à leur adresser ses félicitations pour leur brillante conduite et leur souhaite de poursuivre la guerre avec le même succès.-

Signé : le Général ROUZET DU VICIER
Gouverneur Militaire de Strasbourg
Commandant la I^{ère} Région Militaire

I^{ère} Armée Française
Brigade Indépendante
ALSACE LORRAINE
Batailles MULHOUSE

COPIE CERTIFIEE CONFORME

Le Commandant DORFF
Cdt, le Bataillon MULHOUSE



Destinataire :

Chef de Bataillon DORFF

Bien des anciens de la Brigade poursuivent leur marche au-delà du Rhin. Ils formeront la 3^{ème} Demi-Brigade de chasseurs sous les ordres du Lieutenant-Colonel Jacquot, et pénétreront en Allemagne par Germersheim, traverseront la Forêt-Noire et atteindront les bords du lac de Constance.

D'autres termineront la campagne dans les rangs de la I^{ère} Armée. Ainsi le signataire de ces lignes servit encore à la I^{ère} D.B. en qualité d'officier d'ordonnance du Général d'Artillerie Noetinger. En compagnie de celui-ci il a eu la satisfaction en mai 1945, de retrouver en secteur américain au camp de Moosburg, près de Munich, dans la section des « terroristes gaullistes » les camarades du Commando Verdun faits prisonniers à Gerstheim (parmi eux se trouvait le Dr Georges Woringer qui s'était laissé volontairement capturer pour ne pas abandonner les blessés) et de hâter les formalités de leur retour en France.

Louis Haeringer

Discours d'André Malraux

prononcé le 13 mai 1972 au maquis de Durestal (Dordogne)
à l'occasion du 27^e Congrès National des Anciens de la
Brigade Alsace-Lorraine.

Voici donc, autour de nous, les mêmes bois que ceux qui virent le premier combat du premier maquis. Vous vous retrouvez, délégués des survivants et délégués des morts, délégués du courage en face de l'immense indifférence des arbres. Quand nous avons dû escorter vers le Panthéon le char qui emportait les cendres de Jean MOULIN, il y avait un grand clair de lune et nous nous reconnaissons tous à sa vague clarté. Puis on a allumé des torches et nous avons distingué nos cheveux blancs. Alors, nos enfants ont pris les torches et escorté les cendres dans le piétinement des chevaux de la Garde qui présentait les armes et le reflet de la lune enchantée sur les sabres...

C'est à vos enfants que je dois dire aujourd'hui ce que vous avez fait. Croyez-moi : ce n'était pas si mal. Il y a assez de morts dans les cimetières et les bois qui nous entourent, pour que je puisse affirmer : vous vous êtes bien battus. Mais vous avez été plus que des combattants : vous avez été des témoins.

Qu'avions-nous à faire ? Organiser les unités qui, le jour venu, empêcheraient les divisions allemandes, et d'abord les divisions cuirassées, de rejoindre à temps le front de Normandie. Si le général Eisenhower a exalté l'aide qu'il avait reçue de la Résistance française, ce n'est pas, à l'époque, en raison des combats directs que nous avons livrés, mais en raison de sa participation au plan d'ensemble du débarquement.

Ne nous vantons pas ; ne nous dédaignons pas non plus. En 1941, l'état-major allié ne pensait pas un instant que le poids des maquis pèserait dans la bataille. De l'armée française, que l'on avait tenue quelques années plus tôt pour la première du monde, il ne restait que le souvenir des nuages obliques faits de la poussière des armées vaincues et du pétrole en feu. Qu'aurait fait, dans nos bois de chênes nains ou dans les massifs du Vercors, ce qui n'était plus que la France en haillons ? Ils ont fait ce qu'a fait le général de Gaulle : ils ont eu l'honneur de croire aux haillons.

Que l'on n'oublie pas ce que furent les premiers maquis. Ils n'étaient pas les régiments de francs-tireurs de Saint-Marcel, du Vercors, ou ceux que nous-mêmes avons opposés à la division « Das Reich ». La lutte contre le travail obligatoire ne les avait pas encore peuplés, les premiers parachutages les avaient à peine armés. Quelques revolvers, quelques centaines d'hommes à quatre pattes dans les bois, un drapeau fait de trois mousselines nouées. Il y avait des Alsaciens, parce que beaucoup d'organisations d'Alsace étaient repliées sur des départements du centre. De tous ces hommes-là, on peut vraiment dire qu'ils ont maintenu la France avec leurs mains nues. L'immensité du givre sous la lune et les guetteurs à l'écoute des aboiements qui se rapprochaient quand avançaient par ici les troupes allemandes. Ils n'étaient rien de plus que les hommes du non, mais le non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre type le compagnon de Jeanne et d'Antigone... L'esclave dit toujours oui.

Les maquis changèrent. Les nouveaux règlements du STO y amenèrent des hommes moins résolus, mais beaucoup plus nombreux. Les premiers maquisards avaient des âmes de légionnaires ; les derniers avaient des âmes de soldats, famille, mère, femme et parfois enfants. Plus nombreux chaque semaine, armés désormais par des parachutages qui se succédaient jusqu'à l'époque où commença le parachutage des bazookas, où les champignons multicolores qui descendaient du ciel nocturne n'apportèrent plus seulement nos misérables mitraillettes, mais les lance-torpilles qui allaient nous permettre de nous opposer aux chars. Un char dressé est certes une terrible bête ; mais pour un char dressé, un bazooka invisible est assez inquiétant : dans des régions où les armées alliées n'avaient pas encore pénétré, le maquis a porté le combat du sous-marin contre le cuirassé.

C'est alors que les nôtres apprennent l'existence des camps d'extermination en Allemagne et le développement de la torture. C'est aussi le temps où de gros insectes sourds qui se promènent sur les tubes lance-torpilles rendent difficile la visée, où tombent les branchettes coupées par les mitrailleuses, où vous commencez à accumuler des armes ennemies. Bientôt, ce sera la reddition de toutes les troupes allemandes de Corrèze, la première en zone sud, leurs armes, vous le savez, sont au musée de Strasbourg. Les maquis, désormais, n'en manqueront plus.

Alors commence l'exécution du plan « Fer », c'est-à-dire la destruction des moyens de communication entre le Midi de la France et des champs de bataille de Normandie — et la guérilla contre les divisions cuirassées qui, contraintes au transport par un chemin de fer à voie unique, seront décimées par l'aviation alliée. Aussitôt après, nos maquis deviennent la Brigade Alsace-Lorraine. Vos maquisards accompagnent, pour la libération de l'Alsace, les Alsaciens qui ont combattu avec eux pour la libération de leur région, de ce village même. D'ici jusqu'à Strasbourg, c'est une belle et grande histoire, que celle du chemin des morts de cette fraternité. Les vôtres avaient une expérience de la forêt supérieure à celle qu'avait l'armée

régulière ; c'est eux qui ont soutenu la 5e division blindée, puis la 2e DB de Leclerc. C'est eux qui ont combattu à Dannemarie.

Alors, je voudrais parler de Dannemarie...

Toute la nuit, ils ont attendu, couchés sur les champs de givre pendant qu'à l'horizon brûlaient leurs fermes. A l'aube, ils ont attaqué les chars allemands à droite, pendant que la Légion les attaquait à gauche. Les clochards du maquis, ceux qui avaient combattu naguère avec leurs mains nues, ceux qui chipaient les poulets, ceux qui avaient rejoint le front dans leurs convois de gazogène, avançaient au lent pas historique de la Légion, résolus à servir de cible à l'égal des képis blancs héritiers de tant de guerres. Les files d'ambulances revenaient, dégorgeaient leurs blessés, et les messagers venaient demander des chefs de commandos pour remplacer ceux qui venaient de mourir. Déjà, les compagnies s'étaient dispersées pour l'attaque, sauf les réserves qui montaient au combat, et l'on ne voyait plus, à gauche, que des calots perdus dans les buissons, les champs et le givre et, à droite, quelques képis blancs. Les compagnies de réserve montaient à pas pesants, relativement à couvert, mais les tirailleurs qui avançaient avec leurs grenades antichars et leurs bazookas, semblaient accompagner le pas des légionnaires.

Les clochards d'Alsace, de Dordogne et de Corrèze, les vôtres, avançaient dans l'ombre des champs de Dannemarie, gorgés de sang depuis tant d'années. Les maquisards, rivaux de la plus célèbre troupe d'élite de l'armée française, avec l'ébranlement sourd qui avait été celui de la Garde...

Répétant ce que j'ai dit jadis : Je vous en fais témoins, en ce jour anniversaire, vous mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels. Souvenez-vous de Victor Hugo : « Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !... »

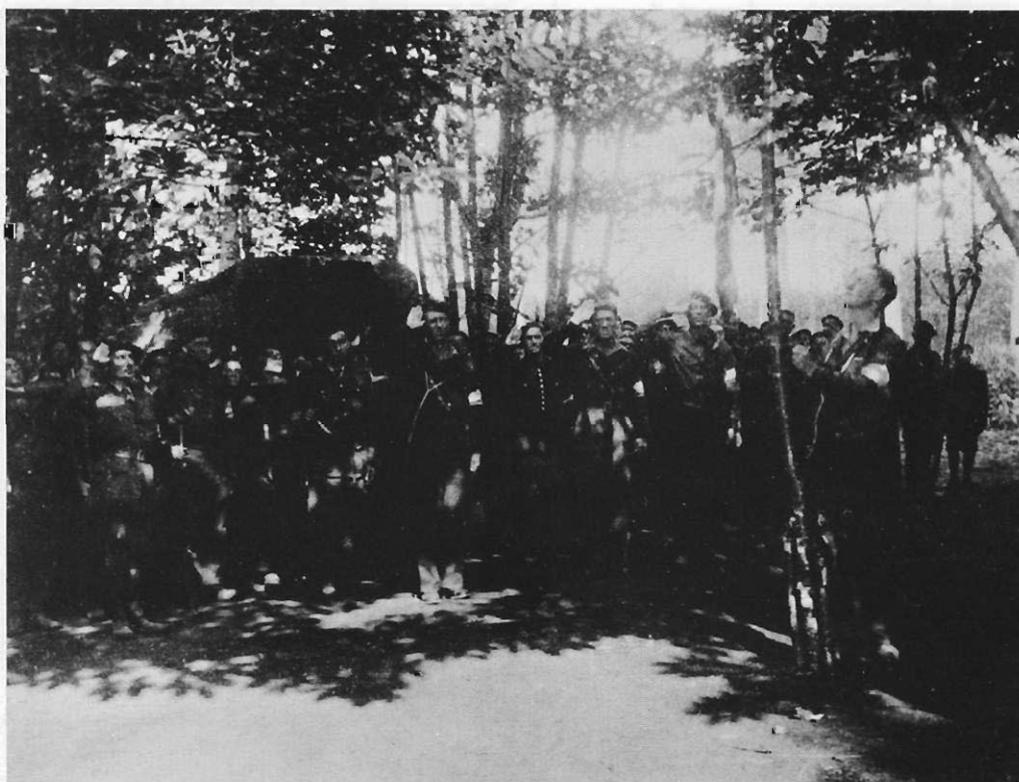
Dannemarie fut prise.

Puis il y eut la seconde bataille de Strasbourg, le retour des chars allemands, quelques soldats français et des CRS dans les collines, et ces seules ombres nocturnes dans Strasbourg pétrifiée, qui étaient les vôtres.

Et maintenant, il y a la dernière présence de nos clochards, vos pères, la plaque historique du pont de Krafft : « Ici, la Brigade Alsace-Lorraine et la 1ère Division Française Libre arrêterent l'offensive du maréchal von Rundstedt ». C'était la dernière offensive allemande.

« Mes camarades, salut ! »

André MALRAUX



Juillet 44 - Compagnie Bir Hakeim. Au maquis de Marquay (Dordogne).

N°	Nom de l'individu	Prénoms	Sexe	Date de décès	lieu de décès	Incluse à l'indemnité	Date de naissance	lieu de naissance	Parenté	Autres renseignements
1	(M) Girardin M. M. déc. 11.15. 50.55.152	Helen	fé	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 3 T 2	27.7.1915 Bosny (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)
2	(dame) BNR dit Delanmay M. M. déc. 23.11.52. 50.55.152	Antoine	hom	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 2 T 2	25.9.1919 Reims (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)
3	(fem) Helmerlin M. M. déc. 13.5.51. 50.55.152	Jean	hom	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 3 T 1	4.12.1914 Metz (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)
4	(frat) Valérie M. M. déc. 7.10.48. 50.55.152	André	hom	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 1 T 2	4.2.1914 Metz (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)
5	(cinq) DIA M. M. déc. 7.10.48. 50.55.152	Charles	hom	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 2 T 3	4.2.1914 Metz (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)
6	(six) Steinmetz M. M. déc. 17.1.53. 50.55.152	Antoine	hom	27.9.44 à 2 heures	Ramonchamp (Vierge)	cinquante ans Fr. de son père (Hôpital) R 2 T 1	20.8.1919 Metz (Hondt)	le Brûlé Strasbourg Bon Verden	tue au sch. n° 1	Mariage à l'étranger Com. de l'Inde (D. 2.1.1915)

Ont collaboré plus particulièrement à cette brochure :

— *Pour les textes :*

Le Général d'Armée Pierre E. JACQUOT, Bernard METZ, Octave LANDWERLIN, Louis HAERINGER.

Certaines pages signées par B. METZ et O. LANDWERLIN ont déjà été publiées par « L'ALSACE FRANÇAISE » numéro spécial d'octobre 1948). Nous remercions les héritiers de Jules Albert JAEGER, éditeur de cette revue, de leur aimable concours apporté par la mise à disposition de documents publiés dans ce numéro.

Les notes signées par le Général JACQUOT ont paru dans « Souvenir Français » (4ème trimestre 1971).

— *Pour les photos :*

L'Alsace Française, BAUMANN, BAURES, BURGER J.P., Madame COLLAINÉ, DIENER-ANCEL, DIETRICH, DOYEN, Professeur DORNER, GARNIER, GERHARDS, MAZIERE, Madame Mary MEYER Paul, Professeur METZ, Musée Historique de Strasbourg, Docteur OFFENSTEIN, Madame PELTRE, PEYNICHON, SCHLUMBERGER Alfred, SCHWARTZENTRUBER, Section B.A.L. du Haut-Rhin, THIELEN, Pasteur WEISS, Docteur WORINGER.

— *Photos de couverture :* A. ZERR.

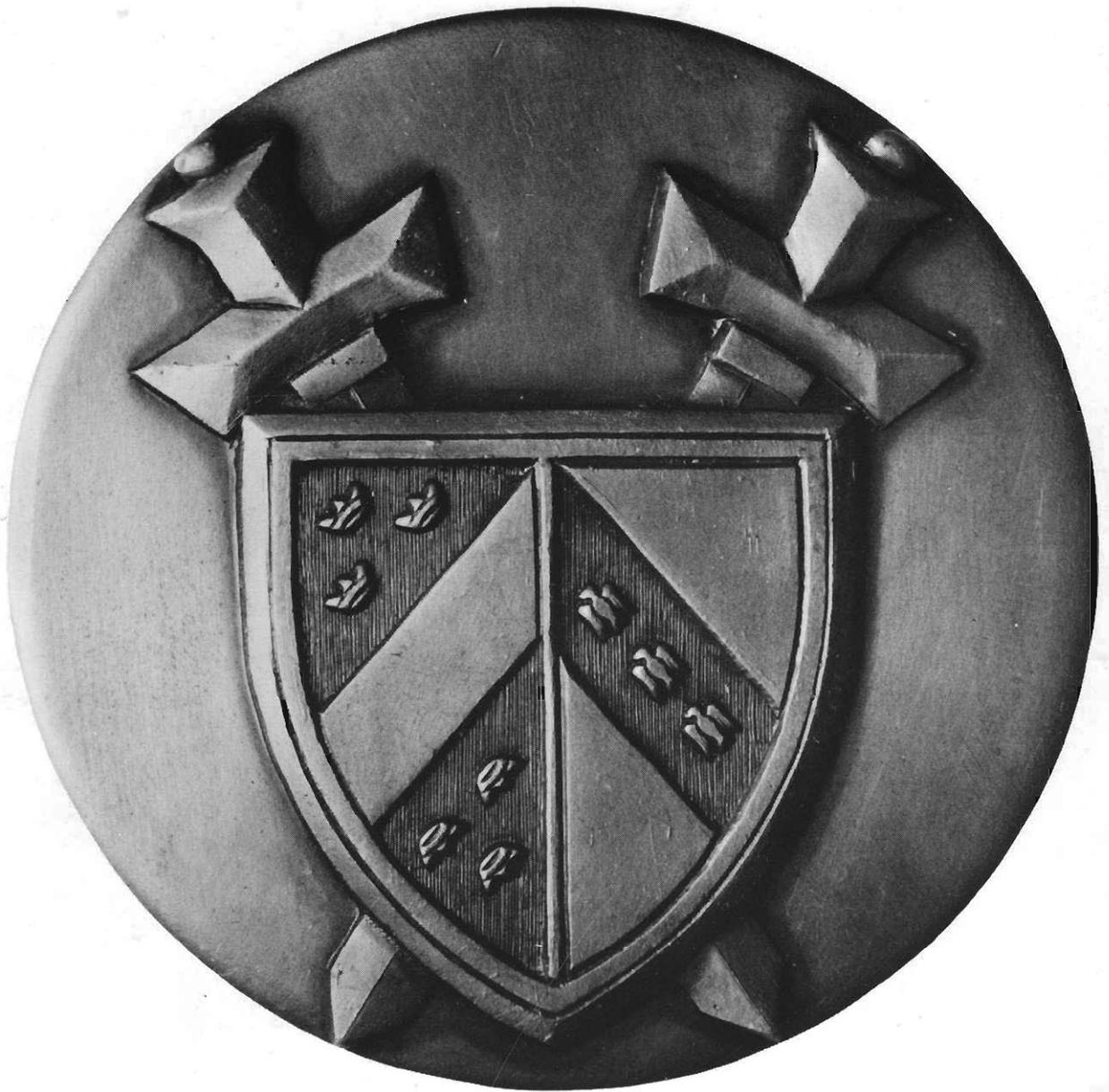
— *Maquette et composition :* GERHARDS.

◀
Extrait du Registre destiné à l'inscription des soldats tués à l'ennemi.

« Si des vivants nous n'avons guère uni les rêves, du moins avons-nous mieux uni les morts. » - A. Malraux.

*Il y a tout de même une chose
qui compte dans la vie :
c'est de ne pas être vaincu.*

A. MALRAUX



Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine